This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

War 6458.93

HARVARD COLLEGE LIBRARY

BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787–1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

ÉTUDE

SUR LA

THÉORIE DE LA GRANDE GUERRE

LES CROISEURS

« Tout est simple à la guerre, et le simple
« est ce qu'il y a de plus difficile. »
(C. DE CLAUSEWITZ,
Théorie de la grande guerre.)

Par E. GUIFFART
ENSEIGNE DE VAISSEAU

Extrait de la **Revue maritime et coloniale.**
(Mai 1893.)

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1893

War 6458.93

HARVARD COLLEGE LIBRARY
DEGRAND FUND
Jan. 24, 1927

ÉTUDE

SUR LA

THÉORIE DE LA GRANDE GUERRE

LES CROISEURS [1]

AVANT-PROPOS.

Nous avons dégagé, de ce qu'il nous a été permis de voir personnellement et de nombre d'ouvrages bien connus, la conviction que les croiseurs nouveaux à grande vitesse auront un rôle stratégique et tactique d'une grande importance dans la guerre future. Dans cette simple étude, nous avons fait notre possible pour essayer de préciser la mission qui leur sera assignée et présager les modifications qui en résulteront pour les batailles, et par suite pour les grandes manœuvres navales futures.

[1] Ce travail nous a été adressé par M. Guiffart, enseigne de vaisseau, embarqué sur le *Labourdonnais*, et qui trouva la mort, dans les conditions dramatiques que l'on sait, lors du cyclone qui s'est abattu sur Sainte-Marie-de-Madagascar, le 21 février dernier.

(*Note de la Rédaction.*)

PREMIÈRE PARTIE.

GÉNÉRALITÉS SUR LA STRATÉGIE ET LA TACTIQUE NAVALES

Définition et importance de la stratégie. — La *stratégie navale* est la science qui fixe, abstraction faite des engins, la *direction d'ensemble* et la *répartition* des forces maritimes.

L'importance de la stratégie ou science du commandement ne peut être moindre sur mer que sur terre, quoique nombre d'esprits superficiels semblent croire qu'on puisse improviser au dernier moment les principes qui doivent présider à la direction des grandes armées navales. Évidemment, et quel que soit d'ailleurs l'élément sur lequel nous ayons à combattre, cette science n'est pas absolue et rationnelle au sens propre du mot, c'est-à-dire qu'elle ne saurait offrir pour chaque cas une solution mathématique. Il y a néanmoins toute une série de situations qui résultent directement, et presque uniquement des combinaisons variées entre lesquelles aura pu choisir le commandant en chef. Encore ne faisons-nous cette légère réserve que parce que les mouvements de l'ennemi ont aussi une influence considérable sur la suite des événements de guerre. Mais la pénétration même de ces mouvements n'est-elle pas aussi une partie de la tâche du haut commandement, ainsi que la prévision non moins importante de l'influence du temps, avec lequel on aura si souvent à compter dans les opérations maritimes?

Qualités indispensables à la direction générale des opérations. — La *prévoyance* est d'ailleurs la première qualité qui devra se rencontrer chez le *chef :* on devra, par conséquent, trouver à la fois chez lui l'*énergie morale* qui décide à l'effort longtemps avant l'époque où peut être atteint le résultat, et la *perspicacité intellectuelle* qui lui fera calculer cet effort pour le tenter dans ses *conditions de rendement maximum.* On peut, il nous semble, admettre comme un axiome que, sans cette qualité rare, presque exceptionnelle, il n'y a point de commandement en chef possible.

Devoirs du haut commandement. — Les opérations qui ressortent directement du haut commandement sont le *rassemblement des*

forces, leur répartition, l'adoption d'une direction donnée pour les premiers mouvements et l'*exécution* de ces mouvements eux-mêmes. C'est seulement lorsqu'on sera sur le point de prendre cette dernière mesure que commencera à se faire sentir l'*action de l'ennemi,* qui influera grandement, ainsi que *celle du temps,* sur la suite des opérations : ces influences, ainsi que nous le faisions observer tout à l'heure, loin d'exclure l'action du commandement, sont au contraire pour lui la source d'une préoccupation nouvelle et d'un redoublement de perspicacité.

Nous avons dit que la stratégie n'est point une science abstraite; elle est née, en effet, de l'union de l'expérience avec la raison et elle offre seulement certains principes très simples, qui donnent la probabilité du succès et dont il y a presque toujours eu péril à s'affranchir. Si l'étude de ces principes n'est pas très ardue, leur application est cependant difficile dans la conduite de la guerre. Celle-ci nécessite autant de prévoyance que d'activité, une grande expérience, beaucoup de méthode et d'esprit de suite et de sérieuses méditations sur les choses de la guerre. Le chef devra, en outre, être doué de connaissances variées en statistique, en géographie et en histoire militaire, et faire preuve d'une appréciation exacte et rapide de la situation morale des combattants en présence, de la météorologie et des circonstances politiques.

Nécessité de ne pas s'affranchir des principes stratégiques. — Quel que soit le génie d'un homme de guerre, il ne doit pas se dispenser d'obéir aux lois immuables de la stratégie. C'est au mépris de ces principes essentiels que l'on doit le plus souvent attribuer les résultats énormes des grandes défaites navales. La plupart d'entre elles semblaient, en effet, au premier moment beaucoup moins décisives que les actions analogues qui se sont déroulées sur terre avec des conséquences plus vite et plus facilement appréciables. Quoi qu'en aient dit d'ailleurs de nos jours un certain nombre de novateurs peu familiarisés avec l'histoire maritime, les grands marins, Ruyter, Duquesne, Tourville, Howe, Nelson, et surtout Suffren dont les combinaisons vraiment merveilleuses ont forcé plus que celles de tout autre l'admiration de la postérité, méritent de ne pas être oubliés parmi les stratèges de génie qui s'illustrèrent dans la suite des âges.

Invariabilité des principes stratégiques. — Nous avons dit, en définissant la stratégie navale (et d'ailleurs il faudrait faire également cette restriction en ce qui concerne les opérations de terre), que la qualité des engins employés n'affranchissait pas de ses règles immuables. Ceux dont on use dans la marine, ainsi que les procédés d'exécution, ont changé beaucoup plus que dans la guerre continentale; la marine est de plus dans un état perpétuel de transformation, et nul ne peut préciser d'une façon absolue de quel type de navire on se servira dans les guerres futures. L'importance des principes de la stratégie ne doit néanmoins pas être méconnue, car elle ne sera jamais diminuée par l'emploi d'un engin quelconque. Si, par exemple, les bateaux sous-marins venaient à constituer les unités de combat de l'avenir, n'en faudrait-il pas moins, pour mettre fin à une grande lutte sur mer, se préoccuper d'assurer la supériorité des forces au point objectif, gage presque certain du succès; et l'heureuse et décisive issue d'une rencontre avec l'armée principale de l'ennemi en aurait-elle moins assuré pour cela l'avantage définitif? Il ne faut pas d'ailleurs, bien entendu, en conclure qu'il n'y a pas à se préoccuper, pour la stratégie, de la nature des engins mis en cause. On peut dire seulement que leur utilisation, qui est du *ressort de la tactique*, n'a jamais altéré et n'altérera jamais les lois fondamentales de la stratégie. Le commandement en chef devra sans cesse travailler à l'adapter au caractère qui résultera pour les guerres futures de l'emploi de ces nouvelles forces, et c'est en élucidant sans cesse les grands problèmes de la guerre qu'il réussira à maintenir la tactique au niveau des exigences du progrès. Si d'un côté la stratégie est indispensable et si l'oubli de ses règles doit conduire aux désastres, on ne peut effectivement dédaigner par ailleurs l'organisation rationnelle des unités de combat dont on dispose : sans cette dernière, les plus brillantes combinaisons du chef risqueraient fort de ne pas rencontrer la réalisation attendue.

La tactique. — La *tactique*, ou science qui règle cette organisation, consiste dans l'*utilisation judicieuse des forces employées, dans le développement régulier des opérations, l'adaptation de celles-ci* aux nécessités qui ressortent des phases diverses de l'action ou qui sont imposées par le progrès de l'armement, et *dans la précision*

qu'on apporte à l'exécution des mouvements. *De l'union de la stratégie avec ce second facteur dépend le succès.*

Influence prépondérante qu'a acquise la tactique. — Les principes si simples de la stratégie semblent avoir encore été plus restreints, en quelque sorte plus condensés par suite de l'influence prépondérante qu'a acquise la tactique dans ces dernières années. La guerre ne se fait plus, en effet, à terre uniquement avec les jambes des soldats, ni sur mer en gagnant l'avantage du vent; mais partout, c'est à coup de chiffres que l'on déduit les résultats : on peut renfermer actuellement toute la stratégie dans l'idée si simple de l'*accumulation rapide des forces*. Il en résulte deux préoccupations primordiales, la *puissance de concentration* en un point donné, et la *justesse et la sûreté de manœuvre*. Si simples qu'elles paraissent de prime abord, ces conditions sont plus compliquées et plus difficiles qu'autrefois à réaliser sur le champ de bataille, et, quelque habiles évolutions qu'aient jamais accomplies les grands manœuvriers de jadis pour gagner l'avantage du vent[1], nous n'hésiterons pas à dire que l'art de la guerre est devenu beaucoup moins aisé[2].

Théâtre des opérations dans une guerre maritime. — La *guerre maritime* est beaucoup plus compliquée dans son essence au point de vue de la conduite des opérations par suite de l'immense étendue que peut atteindre le théâtre de celles-ci, espace qu'on a même vu jadis embrasser les cinq parties du monde, et par suite de l'infinité de routes que peuvent choisir les belligérants. Il est clair cependant

[1] L'ennemi, en effet, avec les vitesses et les armes de l'époque, ne pouvait être dans ces manœuvres l'impedimentum qu'il sera de nos jours. Les passes brillantes des luttes d'alors, très difficiles sans doute, tant comme exécution que comme conception, étaient favorisées chez les équipages par une somme de sang-froid, que ceux-ci ne pourraient jamais montrer à un égal degré avec la pluie de projectiles que nous lançons aujourd'hui.

[2] Il y a lieu également de remarquer que, lorsqu'une première rencontre décisive aura déterminé l'anéantissement d'une des grandes armées navales en présence, tout espoir de reconstituer une flotte moderne pendant la durée de la guerre devra être abandonné, et il en résultera une préoccupation nouvelle pour le chef, celle de ne pas se laisser influencer dans ses combinaisons par l'appréhension d'une action décisive. Celle-ci doit être au contraire, comme jadis, le but du chef, et il aura, par conséquent, à éviter soigneusement toute tergiversation. Il ne devra retenir qu'une chose de cette assurance, qu'après la première action générale il n'y aura plus rien à espérer en mer pour le vaincu, c'est qu'il faudra se montrer plus résolu, en quelque sorte plus « offensif » encore qu'autrefois.

que dans une lutte entre grandes puissances (de tout temps et plus encore maintenant), c'est en Europe, dans les mers continentales, que peut être réalisé l'objectif principal. Nous admettrons donc encore comme un aphorisme que le *théâtre principal de la guerre, dans tous les cas en y comprenant même celui de la guerre industrielle ou de course, se trouvera dans les mers qui baignent les côtes européennes.* Les grands esprits de toutes les époques ont su discerner l'importance majeure de ce principe et, pour ne pas abuser des exemples, nous citerons seulement les plans grandioses élaborés par Louis XIV et Napoléon pour venir à bout de la suprématie anglaise. L'oubli de cette règle a, au contraire, toujours été funeste et fait échouer nombre de combinaisons stratégiques merveilleuses conçues à son encontre, bien qu'elles eussent été exécutées par des chefs aussi brillants comme tacticiens que comme stratégistes, les Suffren, les d'Orvilliers, etc. C'est à l'adoption initiale d'un mauvais plan de campagne, où étaient prévus le transfert du théâtre des opérations hors d'Europe et la division de nos forces navales, qu'on peut attribuer le manque de résultats décisifs de la guerre d'Amérique au point de vue de la situation respective des grandes puissances. Et cependant Louis XIV et ses conseillers, qui avaient fait cette erreur capitale, étaient mieux que personne à leur époque au courant des choses de la marine; ils s'y intéressaient d'une façon toute spéciale, avaient créé par leurs efforts personnels la plus belle marine du monde et avaient su lui trouver une pléiade d'amiraux et d'officiers comme on n'en vit jamais dans aucun pays et à aucune époque. Cet outil formidable, manié cependant par des gens compétents, n'a donné qu'un rendement très peu en rapport avec les sacrifiees qu'il avait nécessités et les espoirs légitimes qu'il avait fait naître; et cet échec ne peut être attribué qu'à une erreur de conception stratégique.

La stratégie navale est aussi immuable que la science du commandement de l'armée de terre, et leurs principes essentiels sont les mêmes. — Il ressort de tout ce que nous venons de rappeler que la *stratégie navale est basée sur des règles aussi immuables que les principes qui servent de fondement à la direction et à la lutte des armées de terre.* D'aucuns admettent même qu'elle est l'image parfaite de la science du commandement de l'armée, tandis que les autres la con-

sidèrent seulement comme identique dans ses grandes lignes. Nous n'avons pas à envisager laquelle de ces opinions est préférable, nous nous contenterons de retenir ce principe absolu que la *stratégie navale repose sur des prescriptions essentielles immuables, qui sont les mêmes que celles qui commandent aux mouvements des armées à terre.*

Nécessité d'une direction d'ensemble de toutes les opérations. — Ajoutons que, dans une guerre avec des puissances sérieusement organisées à la fois sur terre et sur mer, les opérations des forces navales et celles de l'armée de terre sont étroitement liées, les premières devant tenir compte presque autant des mouvements de la seconde que de ceux de l'ennemi. On peut même affirmer qu'alors les mouvements des escadres dépendent rigoureusement de ceux de l'armée, une fois qu'on a atteint le premier but indispensable : l'anéantissement de la principale armée navale ennemie. A défaut d'autres raisons d'ordre militaire ou politique, et celles-ci ne font pas défaut, la nécessité stratégique de l'unité de direction, si évidente et universellement admise dans ses conséquences les plus rigoureuses, ne suffit-elle pas à justifier cette assertion? Si les communications plus faciles, que nous possédons aujourd'hui, avaient permis à Napoléon de réaliser réellement et pratiquement cette direction d'ensemble dont il avait si bien saisi la nécessité, quels résultats féconds n'en aurait-il pas su tirer ! Par l'écrasement de la Grande-Bretagne, il tenait enfin l'Europe entière à ses pieds, et l'univers était soumis à ses lois. Les avantages que le monde, l'Europe et la France elle-même eussent tirés de cet immense résultat, ne nous semblent d'ailleurs, soit dit en passant, nullement démontrés.

Difficultés que présente l'application des principes stratégiques. — Si les principes de la stratégie sont simples, nous avons dit que leur application, l'art de la guerre, était très compliquée et exigeait les connaissances les plus variées : cet art ne fait d'ailleurs que devenir plus ardu et plus vaste tous les jours, et sur mer cette complication se fait encore sentir davantage. Les plus importantes questions industrielles, économiques et politiques y sont intéressées, par la valeur et la quantité des engins employés, le peu d'occasions

qu'on a eues de les éprouver dans les conditions exactes de la grande guerre et par la difficulté de réunir en des points favorables les énormes approvisionnements et réapprovisionnements de matières indispensables, qui sont en quelque sorte le pain de la guerre navale actuelle.

Considérations sur la tactique. — Le progrès nous apporte des modifications incessantes dans les sciences militaires, qui ont pris une extension telle qu'après plusieurs années de labeur assidu, nul ne peut se flatter de les posséder dans tous leurs détails. En ce qui concerne la marine, cet inconvénient se fait sentir bien davantage encore, car l'arme qu'on vient de fabriquer, le bâtiment qu'on lance sont déjà démodés avant de servir, tant est rapide la marche de l'esprit d'invention qui nous apporte chaque jour un engin nouveau. A ne s'occuper du résultat qu'au point de vue purement militaire, et en faisant abstraction des effets économiques vraiment désastreux que cause un pareil état de choses, il est certain que la conduite de la guerre, qui a toujours été l'apanage de quelques esprits d'élite, en devient encore singulièrement plus compliquée. Si les principes de la stratégie, d'ailleurs peu commodes dans leur application, sont simples et identiques à ce qu'ils étaient jadis, il n'en est pas de même de la tactique moderne. Celle-ci n'a pas, comme celle du temps jadis, de base positive bien nette; la rareté des grandes guerres modernes ne nous a permis d'apprécier sur mer, qu'à de rares intervalles, dans ces dernières années, de petits combats, où tous les engins que le progrès a mis dans nos mains n'étaient pas accumulés de façon à donner des résultats dont on puisse se contenter pour étayer des théories nouvelles. Pour donner une base quelconque à des conceptions de cette nature, il faut donc s'appuyer principalement sur ceux des éléments qui, en petit nombre, sont demeurés invariables au milieu des changements continuels, et apprécier en outre, dans la mesure du possible, en tenant compte des règles fixes qui président à la direction de la guerre, l'importance des facteurs nouveaux introduits par la marche du progrès. On déduira ainsi les conditions dans lesquelles pourra se passer une campagne future, en fixant les bornes entre lesquelles il sera permis de se mouvoir.

Dans l'ensemble du mécanisme militaire, on ne peut admettre la

divergence d'aucun des rouages, l'isolement d'aucune force dans un particularisme gros de dangers et à tout le moins stérile. L'effort des uns ne saurait se désintéresser de celui de l'ensemble, et réciproquement la direction générale ne doit laisser aucune intelligence, aucun travail se perdre dans le mirage décevant d'une action divergente, quelque attrayante qu'elle soit. Chacun doit donc connaître son rôle et sa place, et les tenir sans hésitation et de la manière prescrite. Toutes les forces étant connexes à la guerre, étudier séparément le rôle d'une arme ou d'une catégorie quelconque de navires serait à la fois une chance de complication et une source d'erreurs peut-être considérables. Nous nous occuperons donc du *rôle des croiseurs* en nous aidant des exigences que leur créent les *principes généraux de la stratégie* et des *obligations que leur imposent les autres unités des armées navales.* Nous tiendrons compte aussi des deux éléments demeurés invariables malgré la marche incessante de l'invention, c'est-à-dire l'*homme* identique à lui-même en dépit de l'armement, du climat et de l'époque, et l'*élément liquide*, sur lequel nous aurons à combattre, qui présente un caractère changeant bien marqué, mais dont les variations, toujours opérées de la même manière, présentent le caractère d'immutabilité, ou plutôt d'uniformité dans le genre de variation, d'une époque à une autre. Il nous restera, pour tâcher de pénétrer, avec l'aide des données de la science, les secrets d'une campagne future, à achever de nous faire une idée nette de l'action possible de tous les éléments, en faisant entrer en ligne de compte ce que nous pourrons parmi ceux qui sont demeurés inconnus. Ces derniers facteurs sont la nature des bâtiments et des engins, le caractère du chef, la saison, le temps qu'il fera le jour d'une action, etc. — L'on voit donc *à priori* que beaucoup de ces derniers éléments dépendront des circonstances et ne peuvent être livrés à notre appréciation.

Si l'idéal à réaliser est simple, on voit que les moyens de le dégager font toucher aux problèmes les plus ardus et les plus grandioses de l'art de la guerre. C'est là l'aimant invincible qui attire les esprits épris des études de ce genre, mais là aussi est l'écueil sur lequel viennent se briser les présomptueux. Nous ne nous faisons pas illusion sur les nombreuses difficultés de ce sujet délicat, et nous espérons donc que le lecteur, qui saura en tenir compte aussi, nous pardonnera si ce sujet, si ardu, n'a pas toujours dans notre étude,

le don d'intéresser sa curiosité. Il lui reste d'ailleurs toujours une dernière ressource (et c'est là sa meilleure vengeance contre l'auteur infortuné) : elle consiste à fermer le volume qui lui déplaît dès les premières lignes, ou à en user pour se procurer rapidement un sommeil réparateur. Contre une pareille attaque, tous les principes de la stratégie et les meilleures combinaisons tactiques ne pourront prévaloir.

Base instable présentée par les engins employés. — Nous l'avons déjà fait remarquer, tout est variable en marine, plus que partout ailleurs, tout y est momentané, et la révolution continue qui s'opère dans le matériel naval ne semble pas devoir s'arrêter jamais. Au milieu de cette variation incessante, on ne peut même entrevoir d'une façon certaine quelles sont les caractéristiques qui distingueront les différentes unités de combat d'une guerre future, quelque rapprochée qu'on puisse la prévoir. Les meilleurs esprits, les gens les plus compétents se montrent, en effet, divisés sur cette question de l'appréciation des types de bâtiments ou de la nature des engins à employer. Les uns préconisent les cuirassés au tonnage énorme, tandis que d'autres les préfèrent moyens ou d'un tonnage très faible. D'autres encore rejettent complètement la cuirasse pour n'admettre que le croiseur et le torpilleur. Ce n'est pas d'ailleurs le lieu, dans une simple esquisse du rôle réservé aux croiseurs dans les armées navales existantes, d'étudier les mérites des diverses opinions pour nous attacher à une quelconque de ces écoles. Ce serait, en outre, parfaitement inutile, car, en admettant que la vérité absolue pût être discernée *à priori*, il n'en subsisterait pas moins que l'unité de combat reconnue la meilleure aujourd'hui ne le sera sûrement bientôt plus. La discussion capitale du meilleur engin comme unité de combat principale, qui a déjà parcouru pas mal d'étapes bien marquées, va vraisemblement présenter sous peu une nouvelle phase, peut-être décisive, plus distincte encore de ses devancières que les précédentes entre elles, lorsque les sous-marins seront parvenus à se guider avec certitude sans être obligés de se rapprocher de la surface. Quoi qu'il en soit, il semble qu'on obtiendra beaucoup plus aisément des résultats tactiques d'importance en ayant des unités de combat qui ne soient pas trop gigantesques et pourront former des groupes plus nombreux et présentant une mobilité plus

grande. Les navires de guerre coûtent d'ailleurs très cher et ne pourront être remplacés de toute la durée de la guerre, si longue qu'on la suppose. Il y a donc lieu, en tenant compte de toutes ces considérations, d'appliquer le plus largement possible le principe de la division du travail. Nous pouvons par suite prévoir qu'on arrivera (et c'est une voie dans laquelle on semble plus disposé à s'engager chez nous qu'à l'étranger) à répartir sur un nombre beaucoup plus considérable de bâtiments de ligne les énormes sommes qu'il faut, et celles plus énormes qu'il faudra bientôt consacrer à la flotte.

Nécessite et rôle des bâtiments légers. — Mais nous avons déjà dit que nous ne nous appesantirions point sur ce sujet; quelque type de bâtiment de ligne qu'on adopte dans l'état actuel de la construction et de la guerre navale, ce sera *toujours un bâtiment évoluant à la surface des mers, et il y aura lieu d'éclairer et de protéger* les groupes formés par ces unités de combat avec des navires plus légers. Ces derniers bâtiments assureront en même temps *après la victoire le résultat tactique définitif*, ou empêcheront, en harcelant continuellement l'ennemi, qu'une *retraite, après une défaite éventuelle, ne se change en déroute.* Ce rôle capital est celui qui est dévolu, dans les armées de terre, à la cavalerie. Nous désignons sous la dénomination générale de *croiseurs* [1] les bâtiments que la marine affecte à ce service.

Nous dirons, au sujet de ces navires, qu'il y a lieu, pour les mêmes raisons de tactique et d'économie, de leur donner aussi des dimensions moyennes plutôt que des tonnages trop considérables. Cela permettra, entre autres avantages, d'en avoir beaucoup, et nous espérons, dans la suite de cette étude, faire saisir une nouvelle raison de l'importance de leur nombre, par la quantité de services auxquels ils auront à satisfaire et la nécessité pour eux de fournir dans le service d'exploration une forte réserve massée. Ce noyau compact sera indispensable, soit pour écraser les éclaireurs ennemis, soit pour remplir tel autre but tactique dont la stratégie attendra la

[1] Nous dénierons cette qualification (afin d'éviter toute confusion) aux bâtiments qui montrent le pavillon dans les stations lointaines et sont en général incapables de fournir une marche rapide, même de faible durée. Nous désignerons plus spécialement sous le nom d'*éclaireurs* les croiseurs chargés du service d'exploration.

possibilité de réaliser son plan. On ne pourra pas non plus restreindre à l'excès les dimensions de ces bâtiments, car il faudra leur assurer une grande vitesse même par des temps peu maniables et les construire aussi d'un échantillon assez robuste pour qu'on puisse toujours compter sur leur solidité. Ces deux conditions, devant être propres à tous les bâtiments légers de haute mer, s'appliquent donc également aux avisos-torpilleurs et aux torpilleurs accompagnant les escadres. Les plus forts de ces navires, qui constituent plutôt à proprement parler les croiseurs, devront avoir à la fois la masse et la vitesse pour remplir utilement et complètement le rôle que nous imaginons pour eux dans la guerre moderne et que nous comptons développer dans la suite de cette étude. Si nous admettons que leur tonnage ne doit pas être exagéré, nous ne le voulons donc pas non plus trop restreint. En ce qui concerne les autres bâtiments légers (torpilleurs de mer de types divers), il semble qu'il y aurait avantage à ne jamais donner à un bâtiment de haute mer un déplacement inférieur à 150 et peut-être [1] 200 tonneaux, pour qu'il puisse s'acquitter convenablement du rôle qu'on en attendra dans une armée navale [2]. Nous admettons plus volontiers cette solution que le procédé de plusieurs marines étrangères qui, ne voulant pas augmenter suffisamment l'échantillon de leurs torpilleurs de haute mer, les diminuent au contraire autant que cela se peut sans péril et les embarquent sur des transports. Il est permis de se demander quelle difficulté rencontrerait l'opération du débarquement et du rembarquement de ces petits navires si délicats, devant l'ennemi et par grosse mer, ou dans un seul de ces deux cas séparément.

Définition des éléments de l'échiquier stratégique. — Après cette légère digression, au risque de paraître nous attacher à des longueurs inutiles, nous nous croyons obligé d'en faire une autre, aussi brève

[1] Leur visibilité ne s'en trouvera guère augmentée ; les officiers, qui ont assisté aux grandes manœuvres en escadre, ont pu en effet remarquer que, malgré leur mâture plus élevée, les avisos-torpilleurs n'étaient pas sensiblement plus distincts que les torpilleurs ordinaires.

[2] On pourra alors exiger des torpilleurs de mer de tenir leur poste et de rendre les services attendus d'eux, par tous les temps, quelque pénible que cela puisse sembler aux hommes qui les montent. Ce dernier inconvénient peut d'ailleurs être très largement atténué par l'emploi d'un double équipage pour chaque torpilleur, les hommes de rechange se reposant à bord du bâtiment de ligne auquel ce petit navire sera attaché dans le service de protection.

que possible. Nous avons affirmé qu'il y avait certains axiomes, certains grands principes de stratégie en général, de stratégie navale en particulier. Pour bien nous entendre sur la valeur respective des termes usités dans cette science sur le domaine de laquelle nous allons fréquemment empiéter, il n'est pas inutile d'indiquer rapidement les différents éléments qui composent l'*échiquier stratégique*, et de définir les différentes lignes qui relient les points de ce dernier. Une armée se meut sur ces lignes par une série de mouvements qui constituent les *manœuvres stratégiques*.

Bases. — La *base d'opérations* est la zone où s'effectue la concentration des forces, zone qui sert de point de départ et d'appui à toute la série des opérations futures. L'intérêt qui réside à en rester maître est évident. Cette zone, dans le cas d'une guerre navale, au lieu d'affecter la forme d'une ligne d'un tracé quelconque, se réduit à un point, position stratégique de première importance, le port de guerre et arsenal principal de la marine dans les eaux où vont se dérouler les différentes phases des opérations. Les débuts de la guerre navale sont rendus plus délicats par suite de l'infériorité d'un point unique comme élément constitutif de la base, ce qui crée une certaine difficulté pour éviter l'encombrement au début de la mobilisation; mais cette infériorité initiale semble toujours pouvoir être compensée par la facilité qui résulte du choix des routes sur l'Océan, choix limité seulement par la dépense de charbon. Ce dernier inconvénient n'entrera d'ailleurs que bien peu en ligne de compte en ce qui concerne les grandes opérations du début de la guerre, car le coup décisif devra être frappé vite et dans des mers territoriales relativement exiguës, but qui sera facilement atteint avec un service d'exploration bien fait. Cette nécessité implique d'abord celle de paralyser le service d'éclairage de l'ennemi, premier objectif à atteindre sur la voie qui conduit au résultat final, la destruction de la grande armée navale ennemie, « point objectif terminal ». Dans le cas spécial de la guerre navale, le port de guerre, à la fois rade, place forte, souvent même centre d'un vaste camp retranché et, base initiale, servira en même temps de *base d'approvisionnement*. La marine, par suite des approvisionnements spéciaux qu'elle doit emmagasiner à l'avance, munitions, pièces ajustées, charbon, etc., est dans une situation à peu près analogue à celle de

l'armée de terre du temps jadis, qui devait se munitionner dans certaines places fortes approvisionnées à l'avance. L'armée actuelle, au contraire, peut, par suite de la facilité des communications considérer le territoire national entier comme une gigantesque base d'approvisionnement. Quelque inférieure que la défensive soit à une offensive hardie, les militaires sont obligés de se préoccuper de la première, un État pouvant s'y trouver contraint momentanément par la nature de sa frontière ou se voir réduit à s'y résoudre quelque temps après une défaite du début. Ce dernier cas est le seul qui puisse nous préoccuper dans une guerre de mer avec une puissance continentale, et encore est-il peu probable, car une première action amènera sans doute l'anéantissement d'une des flottes. Comme tout arrive plus encore à la guerre qu'ailleurs, le soldat doit envisager toutes les éventualités qui peuvent se produire pour ne pas être surpris inopinément. Il nous faut donc une *base défensive*. Or l'art militaire nous apprend qu'une telle base est constituée par l'ensemble d'une *ligne de défense*, placée le plus près possible de l'ennemi, c'est-à-dire de la frontière, afin d'arrêter ses premières attaques, et de la *base d'opérations* située en arrière.

Dans la guerre de mer, il y a obligation d'avoir ces deux zones réunies, condensées, en quelque sorte, en une seule place forte qui est encore le port militaire. Il est en effet de toute évidence que l'on ne peut avoir beaucoup de points de la côte, satisfaisant aux conditions énoncées plus haut et possédant des ouvrages d'art aussi considérables que les formes de radoub, les bassins, etc...., ainsi que les magasins, poudrières spéciales, dépôts divers, nécessaires à la flotte. S'il y a obligation de concentrer tous ces éléments dans le grand port principal, base d'opérations, base d'approvisionnement et ligne de défense à la fois, c'est une disposition dont il n'y a pas à démontrer les avantages, et qui s'impose, en tous les cas, au point de vue tactique de la concentration et de la retraite possible. Il y a en effet intérêt majeur au début, au milieu et à la fin de la guerre (et cela tant que l'ennemi ne sera pas anéanti), à ne pas diviser dans plusieurs ports les forces de la grande armée navale. Il s'est produit dans ces dernières années une certaine augmentation parmi les bâtiments [1] de guerre des puissances par suite de l'entrée

[1] Nous ne parlons évidemment ici que des navires de guerre véritables, et non des

en ligne des navires à grandes vitesse, et le nombre de ces unités doit progresser encore. Il est certain cependant que l'ensemble des unités d'une escadre moderne est bien plus avantageux, au point de vue de la souplesse et de la facilité de manœuvre, que celui des fractions innombrables d'une armée moderne à terre. Le nombre des bâtiments avait en effet diminué dans une proportion plus forte que l'accroissement contraire des bataillons de l'armée et, malgré l'adoption de types tous les jours plus nombreux et plus variés de navires légers, il n'y a pas à comparer comme mobilité les armées de terre aux armées navales. L'avantage principal qu'offrent celles-ci sur les premières est de pouvoir se concentrer très facilement en occupant un espace relativement restreint dans une formation propre au combat, et cela dans une zone quelconque de la mer, « théâtre des opérations », sans qu'elles soient gênées par les difficultés du cantonnement, de l'approvisionnement ou du terrain. Dès le début de la guerre, avant même la concentration définitive pour marcher à l'ennemi, on courrait donc les plus grands risques en ayant déjà ses forces divisées de quelque manière que ce soit, car ce serait offrir à l'adversaire une occasion trop facile de les bloquer et de les détruire en détail. Les armées qui se concentrent à la frontière de terre sont au contraire obligées de se rassembler d'après la disposition respective de certains points d'appui et l'orientation de certains réseaux ferrés. Elles se tiennent, d'ailleurs, en communication permanente et, par rapport à la masse d'hommes et d'unités qu'elles représentent, elles forment un tout aussi concentré dans la vaste zone qui leur sert de base qu'une armée navale sur une rade unique.

Il y aurait les plus grands dangers, avons-nous dit, au point de vue du raisonnement pur, à conserver plusieurs grands ports-bases. L'expérience l'a aussi prouvé surabondamment : notre faiblesse et les avantages décisifs qu'ont si souvent pu recueillir nos ennemis ne provenaient-ils pas de cette scission de nos forces en deux tronçons (la marine du Ponant et la marine du Levant), se concentrant et se ravitaillant dans les deux grandes rades-bases de Brest et de Toulon ? A cette époque, il est évident que, sans pour cela aban-

bâtiments de station qui font nombre sans augmenter la force d'une puissance maritime.

donner Toulon dont l'utilité n'était déjà [1] pas à démontrer, la base principale devait être au Nord, car c'était là que se trouvaient les points de la côte les plus rapprochés de l'ennemi, notre frontière anglaise et hollandaise. C'est dans un port du Nord qu'il fallait armer et concentrer en un seul bloc toute l'armée navale pour frapper un grand coup, tant sous Louis XIV ou sous Louis XVI que pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. C'est la division de nos forces dès le début qui seule nous a fait perdre les résultats tactiques qu'eussent pu nous procurer les brillantes conceptions des grands hommes de mer de l'ancienne monarchie. C'est aussi cette malheureuse séparation [2] qui, plus encore que l'infériorité en évolution et en tactique de nos capitaines improvisés, a permis ces désastres affreux du commencement du siècle. La faiblesse professionnelle de nos équipages comparés à ceux des Anglais, qu'on ne manquera pas d'opposer victorieusement à cette thèse, n'est elle pas une conséquence directe du blocus de nos escadres, qui n'a été possible que par la multiplicité de leurs bases principales d'opérations ? D'ailleurs c'est un principe *absolu* de l'*offensive* [3] que la *totalité de l'armée, ou du moins le gros des forces, doit former un seul groupe compact sur la direction à suivre pour se porter contre l'ennemi.* Dans certains cas particuliers de la guerre, la situation d'adversaires coalisés peut exiger impérieusement que ce principe ne soit appliqué que séparément vis-à-vis de chacun d'eux. Cette dérogation aux principes stratégiques n'est qu'apparente, car la science du commandement a comme premier point de départ la situation et les mouvements de l'ennemi.

Ainsi, dans une guerre à la fois continentale et maritime telle que celle que peut amener le groupement des puissances dans l'Europe actuelle, nous aurons cependant encore à faire usage de deux bases principales, créant et appuyant deux grandes armées navales sépa-

[1] Toulon a toujours été indispensable comme base pour une lutte avec une puissance méditerranéenne. Les qualités de cet arsenal, à ce point de vue, ont toujours été reconnues; sa rade n'est pas moins bonne également comme port de refuge dans une guerre quelconque, car, contrairement à ce qui a lieu pour Lorient et Rochefort, son accès est très facile; cette dernière condition nous semble indispensable, actuellement surtout, pour un port de refuge.

[2] Cette séparation existait de fait, quoique les Marines du Ponant et du Levant eussent vecu *en principe*.

[3] Nous admettrons *à priori* que l'offensive soit la seule manière de procéder capable de donner des résultats féconds et décisifs dans *une grande guerre navale*.

rées. Il faut bien, si nous voulons aboutir, laisser ici un peu de côté les recherches théoriques et envisager un instant le cas particulier auquel nous aurons affaire. Nous n'avons plus à étudier la manière de combattre des flottes des différentes époques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, pour échafauder sur les fondements ainsi obtenus une tactique abstraite, générale, également bonne contre nos adversaires d'il y a un siècle et contre ceux de demain. Les éventualités positives qui se présenteront sont, en effet, bien prévues. A terre, nous avons à étudier le cas particulier de la défense de notre frontière de l'Est. Sur mer, nous aurons affaire, non plus à nos vieux ennemis, mais à deux groupes hostiles séparés par une grande étendue de mer et auxquels il faudra faire face sur la frontière de mer du Nord et sur celle du Midi. Si d'ailleurs une concentration ennemie unique s'opérait dans une quelconque de nos mers territoriales, il nous serait loisible de l'opérer aussi, plus facilement même ; d'ailleurs, une faute seule du service d'exploration permettrait que cette concentration s'opérât. Nous aurons donc maintenant deux bases initiales nécessaires au Nord et au Midi, mais chacune d'elles peut être considérée comme port de défense et base principale unique, les armées navales qui s'y formeront pouvant, au moins au début, être considérées comme aussi indépendantes l'une de l'autre que toutes deux le seront vis-à-vis de l'armée de terre. Bien entendu, nous n'infirmons en rien par là ce que nous avons dit, au début, de la corrélation des opérations de cette dernière et de l'armée de mer. Ces armées navales séparées du Nord et du Midi, respectivement sous les ordres d'un chef unique, devront, toujours par suite du même principe stratégique élémentaire d'unité de direction, être concentrées sous la haute main d'un seul généralissime, au cas où, dans le cours de la campagne, elles ne se trouveraient plus séparées par des distances ou des obstacles tels qu'elles ne puissent s'appuyer mutuellement. Le seul cas, actuellement, où cette division en deux bases principales pourrait ne pas se trouver appropriée aux circonstances serait celui, bien improbable, d'une guerre avec nos anciens ennemis d'Angleterre : contre eux, une base unique, à Brest ou à Cherbourg, serait évidemment plus avantageuse. Dans l'état actuel des forces, la défensive s'imposerait d'ailleurs avec de tels adversaires, et nous aurions à nous en contenter, en attaquant vigoureusement les sources de leur prospérité

commerciale dans les mers continentales, principalement à l'ouvert de la Manche, lieu géométrique des grandes voies du commerce maritime de l'Europe septentrionale.

Nous rentrons ici dans le cas de cette *guerre industrielle* si controversée, mais qui semble néanmoins à l'heure actuelle le seul moyen d'amener à composition une puissance aussi redoutable que l'Angleterre, qui peut être considérée comme inattaquable par les procédés de la grande guerre. Les bâtiments légers de toute sorte, les grands torpilleurs eux-mêmes, avec la base Brest, figureraient comme facteurs principaux dans une telle lutte. Néanmoins, cette étude ne rentre pas dans le cadre que nous nous sommes fixé, savoir l'emploi stratégique et tactique des bâtiments légers dans la *grande guerre*. Nous nous contenterons donc en passant d'affirmer notre foi dans la possibilité de ce genre de lutte à l'époque actuelle, en dépit de toute théorie contraire, tant philanthropique que diplomatique. Nous abriterons pour cela notre modeste personnalité derrière la grande autorité de Clausewitz, celui que les Allemands nomment le grand, le sublime, l'immortel, le divin Clausewitz. Un certain nombre de principes essentiels qu'il a fixés dans sa *Théorie de la grande guerre* sont considérés *comme des axiomes par les officiers allemands*, et cités à ce titre par tous les ouvrages traitant de ces matières et *tous les cours de nos grandes écoles militaires*. « La « guerre est le duel des nations; elle n'a qu'un but, terrasser l'ad- « versaire et le rendre incapable de continuer la résistance. La « guerre n'a qu'un moyen d'action, la force; il n'en existe pas « d'autre. La force morale ne doit servir qu'à rendre plus efficace « l'action des forces physiques. L'emploi de la force à la guerre est « *absolu : c'est une erreur* de croire à d'autres moyens d'action. Le « *droit des gens* n'est pour des militaires qu'une *restriction insigni-* « *fiante* du but et du droit de la guerre; *il ne peut ni ne doit en* « *affaiblir l'énergie*. Toute idée de philanthropie est, à la guerre, « une *erreur des plus pernicieuses;* introduire un principe modéra- « teur dans la philosophie de la guerre, c'est *commettre une absur-* « *dité*. La guerre est *un acte de violence à l'emploi duquel il n'y a* « *aucune limite*. Les forces agissantes à la guerre sont les *res-* « *sources matérielles* dont on dispose et la *force de volonté*. Pour « vaincre, il faut tendre ces forces à l'extrême. »

Nous ne continuerons pas ces citations, déjà trop longues et qu'on

trouvera au reste avec beaucoup d'autres dans tous les cours de nos écoles militaires. Nous ferons seulement remarquer la netteté avec laquelle Clausewitz fait entrer en première ligne parmi les forces agissantes les ressources matérielles de toute sorte. Il s'étend ensuite, en outre, en de longs développements où, pour bien faire saisir le fond de sa pensée, il explique comment les nations civilisées ont trouvé, « *non par philantropie, mais par raison* », avantage à remplacer le massacre des soldats de l'ennemi par des coups portant directement atteinte à sa puissance financière et commerciale. Ajoutons que nous nous payerions de singulières illusions en procédant autrement, tous les hommes de guerre et tous les corps d'officiers des grandes puissances étrangères considérant les ouvrages de cet homme remarquable comme le catéchisme de l'officier. A nous marins d'en faire notre profit au même titre que nos camarades de la guerre !

Tout moyen qui affaiblit les ressources de l'ennemi et diminue son énergie rentre donc bien dans le domaine de la stratégie, de quelque sorte qu'il soit. Quelque objectif tactique que puissent atteindre toutes les autres nations maritimes supposées même réunies ensemble dans une vaste coalition contre une puissance assez formidable pour pouvoir espérer contrebalancer leurs efforts (comme le serait l'Angleterre), le résultat obtenu serait-il encore supérieur dans la pratique à celui que la guerre de course permettrait de réaliser ? Il est permis de ne pas le supposer, en considérant la perte matérielle qui résulterait pour une telle puissance de la privation presque absolue de communications avec les sources de ses richesses. Si quelques groupes seulement de croiseurs, possédant une vitesse très supérieure, tenaient leur croisière à l'ouest de la Manche et devant les Sorlingues, il faudrait un convoi énorme, protégé par une flotte entière, pour assurer une communication, encore provisoire et peu sûre, par les grandes voies commerciales de l'Europe moderne.

Qu'on ne nous objecte pas que, si l'ennemi est supposé maître de la mer, la base de ces croiseurs et même tout port pouvant leur servir de base éventuelle seraient vite bloqués, car rien ne leur serait plus facile que de se ravitailler aux dépens de l'ennemi. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que, toutes les côtes de France étant étroitement surveillées et tous les ports importants se trouvant bloqués, les croiseurs et les corsaires français ont encore fait assez de mal

au commerce britannique pour que la prime d'assurance soit montée jusqu'à 90 p. 100 durant les guerres de l'Empire. Les lords de l'amirauté étaient alors réduits à profiter de tous les renforts envoyés aux escadres anglaises pour former de vastes convois, qui permettaient aux bâtiments de commerce des trois royaumes de s'éloigner, sans trop de risques, des mers d'Europe à de rares intervalles.

On entend, il est vrai, insinuer volontiers que les conditions ont bien changé à notre époque, fait exact en lui-même mais qui n'implique nullement cependant qu'on doive renoncer à tout jamais à ce genre de guerre. Deux exemples modernes ayant eu lieu dans les *conditions où nous avons affirmé la possibilité* de porter la lutte sur un tel terrain, celui de l'*Alabama* et le cas plus récent encore de l'*Augusta*, cette mauvaise frégate qui se traînait pourtant bien péniblement, ne sont-ils pas présents à la mémoire de tous? Mais, nous l'avons dit, chercher dans une telle guerre les résultats principaux ne serait utile que dans des circonstances toutes spéciales, et nous avons fait remarquer que la rencontre en était bien improbable.

Mais, après avoir fait aussi longtemps l'école buissonnière, il n'est que temps de revenir à notre sujet. Dans le midi, Toulon semble remplir absolument les *qualités indispensables* à une base maritime, c'est-à-dire la proximité de l'ennemi et la force qui permet de servir de point d'appui aux armées et de résister à l'adversaire avec les ressources propres de la place; de plus, la possession d'un mouillage excellent. Il en est de même de Brest, dont nous avons parlé comme base principale éventuelle dans le cas spécial de croiseurs agissant isolément. En revanche, Cherbourg ne remplit aucune des trois conditions que l'on doit requérir d'une base principale, et cependant il faudra bien s'en contenter pour remplir dans le nord le rôle important assigné à Toulon au midi. Il n'y a, en effet, aucun autre grand port utilisable comme base initiale pour le cas d'une guerre avec une ou plusieurs des puissances du Nord. On a essayé de donner, dans la mesure du possible, au chef-lieu de notre arrondissement le plus septentrional (l'arrondissement-frontière dans le cas qui nous préoccupe) les deux dernières des qualités envisagées plus haut. Il y a lieu de croire que les efforts tentés et les sacrifices consentis pour ce port n'auront pas été vains, mais il lui faudra toujours cependant, en outre de ses défenses sous-marines fixes, une défense mobile particulièrement vigilante. Dans de telles conditions,

on peut attendre de ce port tout ce qu'il est permis d'obtenir d'une base principale *aussi éloignée de l'ennemi*. Cette dernière défectuosité originelle, à laquelle on ne peut obvier, se compensera cependant par le choix de judicieuses *bases secondaires* jouissant d'une situation plus avancée par rapport à l'adversaire. Nous n'insisterons par sur ce sujet, si vaste, qui nous entraînerait dans de longues études stratégiques.

Objectifs. — Dans les considérations qui précèdent, nous avons prononcé le mot d'objectif, et nous allons esquisser à cet égard quelques développements rapides. L'*objectif principal* est le but primordial vers lequel tend l'armée principale, but qui doit amener la fin probable des hostilités.

Les positions intermédiaires que doit occuper l'armée avant de parvenir à ce résultat terminal sont les *objectifs secondaires* (*objectifs de manœuvre*).

Le premier principe de la stratégrie étant d'*anéantir, où qu'elle soit, l'armée principale de l'ennemi*, ce qui appelle forcément la bataille, c'est-à-dire une rencontre avec cette armée, la position où se trouve celle-ci se trouve donc constituer *un objectif immédiat*.

Front et lignes d'opérations. — L'ensemble des positions occupées par une armée à un moment donné constitue le *front d'opérations ou front stratégique*.

Les *lignes d'opérations* sont constituées par l'ensemble des routes conduisant de la base à l'objectif. Parmi elles, on désigne sous le nom de *lignes de communication* celles qui vont de la base au front stratégique, et on entend par *lignes-manœuvre* ou simplement lignes d'opérations celles qui conduisent de ce front à l'objectif.

L'armée exécute sur cet échiquier un ensemble de mouvements qui constituent les *manœuvres stratégiques*.

L'importance des lignes de communication est considérable : un général ne doit pas souffrir que ces lignes soient interceptées, à moins que pour tromper l'ennemi il n'ait secrètement changé ses communications. Certaines bases peuvent constituer une menace permanente pour ces lignes, et c'est alors très désavantageux lorsque différentes circonstances imposent le choix de ces lignes. Au point de vue spécial de la guerre maritime, un certain nombre de ports

semblaient indiqués pour être fortifiés et remplir le rôle de bases, les unes principales, les autres secondaires, mais toutes remplissant cette condition particulière très favorable de menacer des routes devant nécessairement servir de lignes de communication à l'ennemi. On peut en citer des exemples nombreux : Les ports de guerre de l'Océan et de la Manche, surtout ces derniers, sont une menace perpétuelle pour les communications des pays du Nord avec tout le reste du monde. Gibraltar, Malte et Bizerte sont admirablement situés pour tenir un rôle analogue sur la route qui conduit de l'Atlantique au Canal de Suez, par suite à tout l'Extrême-Orient, et au Levant. La rade de la Maddalena, en quelque sorte découverte par Nelson et si bien utilisée par les Italiens, et les ports des Baléares sont sur le flanc des communications du canal et de l'Algérie avec la France méridionale. Et encore n'avons-nous fait qu'indiquer les exemples les plus saillants, ceux qui sont sur toutes les bouches et qui se présentent immédiatement à l'esprit de toute personne même dénuée de notions sérieuses sur ces questions.

En parlant des bases principales d'opérations de la France, nous avons cité *Toulon* comme base initiale excellente répondant à toute les qualités qu'on peut en requérir pour une grande guerre méditerranéenne. Nous avons parlé des autres bases que nous pourrions aussi utiliser avantageusement en vue de certaines circonstances spéciales. Nous allons indiquer rapidement quelques bases étrangères qui ne semblent pas mal choisies pour le but auquel elles sont destinées. Outre la Maddalena citée plus haut et qui, quoique répondant à une nécessité particulière, pourrait aussi très avantageusement être utilisée comme base initiale principale, les Italiens ont la Spezzia, centre d'un formidable camp retranché et excellente base initiale, ayant à peu près les mêmes qualités que Toulon, mais un peu plus éloignée de la frontière. Les ports militaires d'Angleterre sont presque tous également bons, car la plupart d'entre eux joignent aux avantages résultant de l'impénétrabilité et de la possession d'un bon mouillage, celui très appréciable d'être très près de toutes les puissances maritimes. L'Italie seule n'est pas à portée de leur rayon d'action ; mais, parmi les bases que nous avons indiquées comme répondant à cette donnée spéciale de menacer d'importantes lignes de communications, une des plus redoutables est Malte et cette île est dans une telle situation qu'elle semble créée

pour menacer à la fois l'Italie et tout le faisceau des routes de la Méditerranée orientale. Wilhelmshafen et Anvers sont aussi des bases initiales excellentes à tous égards; la pénétration des avantages qu'on pouvait retirer de la situation de ces deux mouillages est d'ailleurs due à Napoléon Ier, et cette simple indication suffit pour nous expliquer ce qu'on a pu faire du premier et nous faire présumer ce qui eût pu être réalisé avec le second. Anvers, où Napoléon avait commencé de gigantesques travaux, est, en effet, la vraie base primordiale répondant à toutes les exigences d'une campagne quelconque dans une des mers septentrionales de l'Europe, et le vaste génie de l'empereur l'avait vite compris. L'importance de l'arsenal qu'y créait Napoléon n'avait pas échappé à l'œil pénétrant des Anglais : ils dirigèrent contre lui une expédition combinée des plus importantes, qui échoua d'ailleurs, durant les guerres de l'empire; à la paix, ils enlevèrent ce port à la France et prirent soin alors et depuis qu'aucune puissance maritime n'y créât le grand arsenal qu'attendait cette position magnifique.

DEUXIÈME PARTIE.

LES CROISEURS DANS LA GRANDE GUERRE

CHAPITRE PREMIER.

ROLE GÉNÉRAL DES CROISEURS.

Nécessité pour une armée navale d'être renseignée sur les mouvements de l'ennemi. — La condition la plus importante pour assurer le succès de toute opération de guerre, c'est d'*avoir des renseignements sûrs* touchant la position et les mouvements de l'ennemi. Dans les opérations maritimes, l'importance d'un service d'éclairage bien exécuté est absolument primordiale, nous dirons même qu'il sera d'une nécessité indispensable d'en assurer le bon fonctionnement en faisant les plus grands sacrifices, car sans cela on s'exposerait à de graves désastres, tant en ce qui concerne nos côtes que pour notre flotte. Le contact de l'ennemi une fois perdu, nul ne peut répondre, en effet, qu'il ne devienne insaisissable et qu'il ne soit maître d'exé-

cuter les coups de main les plus avantageux, quelque considérable que nous supposions d'ailleurs la supériorité de nos forces. Si cet ennemi jouit d'un peu de mobilité et de quelque avantage du côté de la vitesse, on court même les plus grands risques de ne plus pouvoir ressaisir son contact avant la fin de la guerre, sans doute très courte à notre époque. Cet ennemi peut nous causer alors les graves mécomptes auxquels nous faisions allusion tout à l'heure, et en outre, la stratégie ne peut pas réaliser son objectif essentiel, la rencontre et la destruction de l'armée principale ennemie.

Missions dont sont chargés les croiseurs dans la grande guerre. — Nous conclurons de ces quelques signes qu'actuellement, dans une grande guerre maritime, *le rôle principal des croiseurs, celui qui prime tous les autres, consiste à assurer le service général d'éclairage et de protection des armées.* Ces bâtiments devront donc : 1° nous renseigner, c'est-à-dire *explorer;* 2° nous protéger, c'est-à-dire *assurer la sécurité de nos unités de combat* contre une surprise possible.

Services d'éclairage et de protection. — Il nous faudra joindre l'ennemi avec les meilleures chances de succès et l'aborder le plus vite possible pour l'empêcher de nuire. Nous devrons donc discerner la route qui permettra le maximum de vitesse de toute l'armée navale et qui en même temps lui assurera le plus grand nombre de chances d'échapper aux vues des éclaireurs ennemis. Pour assurer ce précieux avantage à l'amiral, les croiseurs d'exploration devront : 1° se tenir à une grande distance en avant du front stratégique, dans le voisinage de l'ennemi (autour de son port-base autant que possible, à deux ou trois journées de marche s'il le faut [1]); 2° renseigner le chef sur tous les mouvements de cet ennemi; 3° empêcher leurs rivaux de remplir la même mission; 4° conserver à tout prix le contact. Le service d'*exploration* constituera donc l'*éclairage hors de la portée des signaux* [2].

Dans la marche d'une force navale et même au mouillage dans la plupart des cas, il faudra en outre assurer la sécurité de cette force,

[1] Ce n'est qu'à de telles distances que, sur terre comme sur mer, le service d'exploration peut remplir *utilement* son but.

[2] On pourra cependant conserver, dans la plupart des cas, la nuit, la communication de l'amiral avec ses éclaireurs au moyen des faisceaux électriques.

c'est-à-dire la mettre à l'abri d'une surprise, spécialement de la part des bâtiments légers (avisos-torpilleurs et torpilleurs de toute nature), contre lesquels l'action des croiseurs ou des similaires des assaillants est seule efficace. On devra aussi couvrir suffisamment les bâtiments de combat pour assurer à ces unités le temps de prendre éventuellement leurs dernières dispositions de combat, dans le cas d'une attaque imprévue de l'armée navale ennemie. En outre de cette protection des flancs et du front de leur escadre (éclairage à *portée des signaux de l'armée*), les bâtiments légers devront assurer les communications de celle-ci avec le pays.

Rôle tactique des croiseurs pendant le combat. — En outre de ce rôle principal des bâtiments légers, service dont ils sont chargés avant la bataille définitive et dans la période préparatoire de l'action, ces navires remplissent encore dans le combat une mission capitale, qu'ils poursuivent également après l'issue même de celui-ci. Les croiseurs de toute nature devront, dans l'action, secourir les bâtiments de combat qui faiblissent et achever ceux de l'ennemi placés dans la même situation. Après la victoire, ils pourront seuls assurer le résultat tactique complet et se maintiendront, à cet effet, énergiquement en contact avec l'ennemi, dont une poursuite aussi prompte que le permettra l'état des unités de l'armée devra assurer la destruction complète. Réciproquement, après un échec qu'il faut toujours prévoir, ils protégeront la retraite et empêcheront par tous les moyens possibles, en se sacrifiant s'il est nécessaire, les croiseurs ou les torpilleurs ennemis d'assurer la perte définitive des bâtiments de notre armée navale.

On voit donc que, si le rôle primordial des croiseurs est le service d'éclairage, qu'eux seuls peuvent mener à bien, ils jouent également un rôle capital dans le combat, rôle indispensable au point de vue tactique. Nous n'exagérions donc nullement en disant que nous empiéterions fréquemment sur le domaine de la stratégie et sur celui de la tactique, car la mission des croiseurs s'étend également à l'une et à l'autre.

Le rôle des croiseurs est à la fois du domaine de la stratégie et de celui de la tactique. — Concluons : 1° au point de vue *stratégique*, les croiseurs de toute nature peuvent *seuls* assurer le service des ren-

seignements; 2° au point de vue *tactique*, aussitôt après le premier choc, ils seront *maîtres incontestés du champ de bataille* et recueilleront seuls les résultats définitifs, à moins qu'un échec ne les oblige *à se sacrifier*, mission pénible et peu brillante, qui n'en sera pas moins glorieuse pour eux s'ils savent la remplir avec une abnégation complète.

CHAPITRE II.

SERVICE D'EXPLORATION.

Les éclaireurs doivent s'attacher à l'ennemi et conserver à tout prix le contact. — Il faudra, pour réaliser les desiderata que nous avons émis plus haut, que nos croiseurs poussent en avant les éclaireurs de l'ennemi, prennent ensuite le contact de celui-ci et le surveillent sans relâche. En d'autres termes, ils devront s'attacher à l'ennemi comme une véritable tunique de Nessus, ou plutôt (qu'on nous permette cette comparaison un peu triviale, qui seule peut rendre notre pensée) comme une camisole élastique, qui *s'élargirait en lui cédant là où il s'avance et se rétrécirait pour le suivre là où il rétrograde.* On conçoit facilement l'énorme importance que pourront acquérir quelques dixièmes de nœuds de vitesse en plus ou en moins pour des bâtiments chargés d'une telle mission. Il sera, de plus, dans de telles conditions, absolument nécessaire d'assurer l'*indépendance complète* de ces croiseurs d'exploration par rapport au reste de l'armée.

Les éclaireurs doivent être indépendants de l'armée et explorer hors de la portée de ses signaux. — Pendant une guerre, on évitera donc avec soin de se priver du concours d'aucun *éclaireur* pour le laisser à la disposition du commandant d'une division navale ordinaire; nous ne pouvons pas découvrir une seule éventualité, durant une campagne, à laquelle corresponde une organisation basée sur le principe de l'endivisionnement des éclaireurs. Les bâtiments plus légers du service de sécurité, dont nous parlerons dans le chapitre réservé au service de protection, pourront seuls être affectés, en guerre ou aux manœuvres, au service des divisions. La nécessité de l'indépendance des éclaireurs est parfaitement d'accord avec les principes tactiques et n'infirme en rien la loi de l'unité de comman-

dement que nous impose la stratégie. L'amiral devra seulement, pour sauvegarder ce dernier principe si nécessaire, donner au chef unique de tous les bâtiments légers détachés en avant les instructions présentant un caractère général s'appliquant à toute l'armée. Pour tout le reste, c'est à ce chef qu'il faudra s'en remettre, et il faudra donc le choisir possédant encore à un plus haut degré que ses subordonnés les qualités que, lorsqu'il y aura lieu, nous indiquerons comme indispensables à tout capitaine de croiseur. Si l'on admettait que l'amiral doive garder ses croiseurs à portée immédiate de son rayon d'action dans la limite des signaux de grande distance, par exemple, leur action, *incompatible avec le service d'exploration*, ne s'exercerait plus que dans un voisinage assez immédiat de l'armée et ne constituerait plus qu'*une portion du service de protection ou de sûreté*. C'est *à de très grandes distances hors de portée* que doivent se tenir les éclaireurs, soit pendant la période de concentration, soit lorsque les armées navales on une seule d'entre elles seront en route.

Les navires chargés de l'exploration *ne seront donc à leur poste* qu'aussi près de l'ennemi que possible ou lorsqu'ils seront occupés à le rechercher activement. Pour qu'ils puissent remplir avec soin leur double mission de surveiller aussi étroitement l'ennemi et d'empêcher celui-ci d'user de ses croiseurs de la même manière qu'eux-mêmes agiront à son égard, nous nous rendons compte à première vue qu'il leur faudra avoir anéanti, ou au moins complètement dispersé, les éclaireurs ennemis.

L'exploration stratégique bien conduite amène logiquement la rencontre des éclaireurs des deux parties. — Du rôle de l'exploration dans la grande guerre découle donc, dès le début des hostilités, l'obligation primordiale de joindre, avant toute autre opération, et d'écraser les éclaireurs de l'armée navale ennemie ; la nécessité d'un *combat de croiseurs*, avant-coureur et prologue de l'ultime bataille, s'impose donc d'une manière absolue ; il est pour ces navires un objectif principal et incessant. Comment admettrait-on, en effet, que ces deux reconnaissances puissent agir simultanément ? Tant que les croiseurs ennemis ne seront pas dispersés, ils opposeront leur barrière mobile d'acier à toute tentative des nôtres. L'action ultérieure de ceux-ci dépendra essentiellement de cette lutte, sans la-

quelle il serait imprudent d'oser percer pour voir un rideau de protection ou de détacher pour une mission donnée des groupes isolés de croiseurs. Il ne faut pas d'ailleurs que le chef ennemi puisse être renseigné, que nous ayons à craindre à chaque instant pour notre propre armée les effets d'une surprise, etc. Cette rencontre, impossible à éviter, que nous prévoyons dès maintenant, il faudra chercher à l'imposer à l'ennemi, car l'avantage aura toutes chances de se trouver du côté de celui qui, ayant prévu cette lutte dès longtemps, aura concentré le premier ses navires pour écraser l'adversaire sous des forces supérieures. Les éclaireurs devront donc toujours combattre, aussi bien dans le service de l'exploration stratégique que dans l'exécution de leur mission tactique pendant ou après la grande bataille définitive.

Tactique de masses. — La *tactique de masses* s'impose donc à tout instant pour eux, avant, pendant, après l'action, si l'on veut obtenir de grands et décisifs résultats. En procédant par démonstrations partielles, on ferait détruire glorieusement les éclaireurs en détail sans avantage tactique appréciable. On formera donc tous les croiseurs d'un tonnage assez élevé et d'une valeur militaire suffisante en un corps unique d'éclaireurs divisé en deux portions distinctes : une forte *masse* servant de noyau pour la lutte avec les bâtiments légers adverses; — des groupes relativement faibles *couvrant et éclairant* ce gros, formés des unités les plus rapides.

Le corps des éclaireurs prendra une offensive vigoureuse. — La réserve massée, le corps principal des éclaireurs devra être assez fort pour prendre une offensive énergique; en opérant autrement, nous pourrions d'ailleurs être exposés à la prendre quand même, avec des forces inférieures et sans être maîtres du moment d'engager l'action, par suite des nécessités seules du service d'exploration lui-même. Ne l'oublions pas, en effet, cette maxime, aussi vraie sur mer que sur terre, d'un de nos plus brillants généraux de cavalerie: *explorer c'est combattre.* C'est pour être toujours prêt à livrer ce combat que notre corps d'éclaireurs aura dû constituer dès le début cette solide réserve.

Accumulation rapide de nos éclaireurs en un point donné, de façon

à y aborder l'ennemi avec une grande supériorité de forces. — Sans la constitution de ce gros, il ne pourrait se conformer aux principes essentiels de la stratégie, qui impose aux bâtiments légers, pour réussir dans la réalisation de cette opération initiale, la même règle immuable qu'à toute autre force de terre ou de mer, c'est-à-dire la nécessité d'une *accumulation rapide* : celle-ci leur permettra de frapper brusquement un grand coup et d'écraser leurs rivaux en les joignant avec des effectifs plus nombreux. A terre, Frédéric II et Napoléon n'ont jamais procédé autrement, et c'est grâce à une telle manière de faire que ce dernier, ayant complètement anéanti la brillante cavalerie prussienne, cependant supérieure à tous points de vue à la nôtre, au début de la campagne, put après Iéna s'emparer de la Prusse entière en quelques jours. Sur mer, des exemples de ce genre, très fréquents à terre, font presque complètement défaut; le cas de grandes armées navales à peu près d'égale force et ayant une nécessité absolue de se procurer des renseignements leur manquant absolument se montre, d'abord, très rare au temps jadis; de plus, avec leur peu de mobilité, lorsque les armées rivales d'alors arrivaient dans des parages assez voisins, on était suffisamment prévenu sans avoir un service de reconnaissance aussi compliqué que celui qu'il nous faut actuellement. Les bâtiments du service de sûreté pouvaient à cette époque accomplir le double service de protection et d'exploration[1]; mais, avec la nécessité d'éviter les surprises d'innombrables bâtiments légers et les vitesses atteintes maintenant, il ne saurait plus en être ainsi dans les guerres navales. Un service d'exploration absolument distinct est devenu assez indispensable pour qu'il y ait un intérêt majeur à écraser les *reconnaissances ennemies, seul moyen d'assurer le monopole des renseignements par le double avantage de la sécurité pour nos éclaireurs et de la possibilité pour l'ennemi d'être renseigné.* Ainsi sera également obtenu

[1] L'utilité des bâtiments légers ne pouvait être niée et n'a d'ailleurs été méconnue à aucune époque. Le désastre d'Aboukir, par exemple, est une preuve de la nécessité d'un bon service d'éclairage, avantage dont nous nous trouvions privés. D'un autre côté, tous les marins connaissent l'excellent usage que faisait Nelson de ses frégates, sur la côte de Provence, et savent combien il se désolait de n'en pas avoir sous la main lorsqu'il recherchait l'escadre de Brueys, qu'il ne put retrouver qu'après le débarquement du corps expéditionnaire. Mais les bâtiments légers, indispensables aussi alors, pouvaient être moins nombreux et remplir à la fois le service d'exploration et de sécurité dans une zone relativement peu éloignée de l'amiral.

un autre résultat inappréciable, premier et indispensable élément de *supériorité morale et tactique* dans toute action de guerre, soit la confiance dans le résultat définitif qu'inspire aux hommes un succès initial et *la lumière* qui s'ensuivra immédiatement pour éclairer les agissements de l'ennemi. Si l'amiral obtient ainsi tous les éclaircissements nécessaires, si au contraire le chef ennemi se trouve complètement aveuglé, l'adversaire ne pourra jamais remporter la victoire, et, à moins de disproportion énorme de forces, l'amiral ainsi renseigné, toujours libre de choisir à son gré le moment de l'action, pourra envisager avec confiance le résultat de la lutte et considérer l'écrasement définitif de la grande armée navale ennemie comme assuré.

Formation et marche en avant des éclaireurs. — Nous avons donc montré les éclaireurs, pour répondre à ces exigences, se formant en une seule masse détachant en avant et sur ses flancs ses bâtiments les plus légers. Remarquons que ces derniers devront se disperser complètement autour du gros, car un seul éclaireur suffit pour signaler un bâtiment suspect dans une direction donnée et l'étendue de mer où la présence de l'ennemi peut être signalée sera le plus souvent assez vaste.

La marche du corps des bâtiments légers sera d'autant plus rapide et sa formation d'autant plus simplifiée, que seront plus sûrs les renseignements qui ont fait présumer dès le départ la direction probable de l'ennemi ; le mieux à cet égard serait encore d'avoir quelques *reconnaissances* lancées à corps perdu en avant pour s'assurer de la présence de l'adversaire et permettre aux bâtiments légers de marcher à lui sans trop de tâtonnements. On pourra donc, dès le *début des hostilités*, diriger *vers le port de concentration ennemi*, bien connu à l'avance, quelques bâtiments choisis parmi les plus rapides des navires légers ; quelque promptement que s'opère le rassemblement des forces adverses, on permettra ainsi au gros des éclaireurs, sûrement renseignés dès leur départ, de joindre immédiatement l'armée navale ennemie et de se *coller* à elle sans plus la quitter, si on veut nous passer cette expression. Il est bien clair, d'ailleurs, que le combat des croiseurs, préliminaire de l'action générale, ne s'en trouvera que plus inévitable par suite de la rapidité qu'auront apportée nos éclaireurs à joindre l'ennemi.

Obligations qui incombent aux éclaireurs dans leur marche vers l'ennemi (marche d'approche). — Tous ces croiseurs d'exploration chasseront donc devant eux, dès le premier moment de la mobilisation, les bâtiments rapides ennemis rencontrés sur leur route vers le port de concentration adverse ou vers tout autre point signalé par nos reconnaissances. Nos éclaireurs s'attacheront autant que possible à ne perdre de vue aucun de ces croiseurs hostiles. Ce résultat, difficile d'ailleurs à obtenir par les seules forces des croiseurs d'exploration obligés de se porter très vite en avant, n'est pas superflu, car un seul bâtiment léger, revenu ou laissé en arrière, suffit à assurer à l'ennemi le bénéfice d'être renseigné, au lieu qu'il soit condamné à l'aveuglement absolu dans lequel il faut s'efforcer de le maintenir. On pourra donc faire, en outre, explorer la mer, en arrière de cette grande poussée en avant des chasseurs, par quelques « patrouilles » (qu'on nous pardonne ce mot peu maritime, mais qui rend seul bien exactement notre idée), composées de bâtiments excessivement légers du même genre que ceux détachés en pointe et sur les flancs. Ces patrouilles de l'arrière, qui pourront être détachées par l'armée navale elle-même (par son service de protection) si la distance ne s'y oppose pas, sillonneront la mer tout autour de cette armée ou entre elle et le corps de ses chasseurs : on ne devra pas souffrir qu'un seul bâtiment suspect s'avance en vue de nos grandes unités de combat. Si la distance qui sépare les éclaireurs de l'armée ne permet pas de procéder ainsi, les premiers pourront détacher quelques bâtiments en arrière dans leur voisinage immédiat, et l'armée de son côté exercera la même surveillance par les « patrouilles » et les bâtiments avancés de son service de sûreté. En tous les cas, les bâtiments de protection et ceux du service de l'exploration devront être absolument indépendants, les premiers restant sous l'autorité directe du commandant en chef et à portée de ses signaux. Sans cette précaution indispensable, tout l'effort des éclaireurs serait paralysé, et ils ne sauraient remplir utilement et complètement le rôle qui leur est assigné.

Mais revenons à la masse de nos éclaireurs qui, étant assez forte pour répondre à cette exigence, refoule devant elle les bâtiments similaires ennemis. Ce gros de chasseurs s'aide, bien entendu, dans cette tâche, des groupes de bâtiments disposés sur ses flancs et en avant, où, en même temps qu'ils remplissent là un rôle quelque peu

analogue à celui du « chien de berger », ils assurent sa sécurité contre les surprises, les attaques brusquées de toute nature de l'ennemi et les retours offensifs des bâtiments chassés. Si cette poursuite est vigoureusement menée, si surtout les avant-gardes réussissent, en serrant de près le gros des forces légères ennemies, à ne pas le perdre de vue (même la nuit à l'aide de leurs faisceaux électriques, s'il est nécessaire), les croiseurs ennemis seront vraisemblablement atteints très vite au moins par plusieurs des chasseurs et aussitôt forcés d'accepter le combat. Les coureurs de l'avant-garde ne devront pas s'écarter des règles de prudence adoptées en tous temps dans une chasse, principalement dans le cas où l'ensemble des bâtiments légers ennemis serait plus rapide que la généralité des nôtres ou si seulement quesques-uns d'entre les premiers étaient doués de qualités très supérieures à ceux-ci. Ils n'oublieront pas surtout que la ruse la plus élémentaire des navires comme des hommes réduits à fuir consiste à séparer les poursuivants par un espace assez considérable, pour permettre de les battre en détail ou au moins d'écraser leurs chefs de file pour « donner de l'air » aux chassés. Les chefs des bâtiments légers détachés en avant devront donc, plus encore que les autres, savoir prendre rapidement une responsabilité et discerner jusqu'où il convient de pousser l'audace sans courir le risque d'avoir à regretter qu'elle dégénère en imprudence et compromette le succès. Nous verrons d'ailleurs, lorsque nous envisagerons plus loin l'ensemble des qualités indispensables à un commandant de croiseur, que chaque capitaine de bâtiment léger doit, comme le commandant supérieur de ces forces, être un tacticien qui puisse de lui-même prendre une résolution soudaine, basée sur les circonstances et le rôle dévolu à ce genre de bâtiments. Ceux qui seront tout à fait en avant, à l'extrême pointe, auront spécialement à s'efforcer d'apprécier, d'après les manœuvres éventuellement tentées par l'ennemi, l'état du moral de celui-ci et pourront par là juger s'il y a lieu de se permettre un peu de témérité ou, au contraire, s'il faudra redoubler de circonspection. La réussite du plus considérable des objectifs secondaires, la jonction des bâtiments légers ennemis, dépendra en grande partie de la décision sensée et rapide des commandants des chasseurs.

Importance du résultat tactique réalisé par l'anéantissement des

éclaireurs ennemis. — Quel résultat n'aura-t-on pas réalisé par la destruction de l'ensemble ou de la presque totalité des forces légères ennemies dans les péripéties même de la poursuite, et un tel objectif n'est-il pas fait pour tenter un commandant des forces légères, actif et énergique? Il ne viendra à l'esprit de personne de comparer cette brillante et définitive solution avec le résultat, désirable cependant, réalisé par la destruction de deux ou trois éclaireurs ennemis et par l'obligation pour les autres de se réfugier sous le canon de leur escadre de combat ou d'un de leurs ports. Ce dernier succès ne donnerait qu'un avantage momentané, car bientôt quelques-uns d'entre eux échapperaient à la surveillance (en se faisant au besoin appuyer par une démonstration de quelques cuirassés) et pourraient renseigner leur chef, de même que ceux qui se seraient dissimulés en arrière de nos éclaireurs. Il en découlerait l'obligation immédiate pour le commandant en chef, dans le cas où l'action pourrait être engagée sans désavantage, de livrer bataille de suite pour profiter de l'incertitude seulement momentanée de l'ennemi au sujet de nos mouvements, au lieu de choisir à cet effet l'instant favorable pour écraser sûrement et définitivement l'adversaire. Or nous savons qu'il est d'une bonne stratégie de se réserver d'imposer l'action au seul moment où on le jugera convenable.

Le véritable résultat tactique que le commandant des forces légères ne devra pas perdre de vue, ce *sera donc l'anéantissement aussi complet que possible des éclaireurs ennemis,* soit en détail dans le courant de la poursuite, soit en les forçant à faire tête et à accepter le combat.

Combat des éclaireurs. — D'ailleurs, si le service d'exploration est bien fait, la poursuite de l'un des partis d'éclaireurs par l'autre[1] (qui par ses reconnaissances aura pris le contact de ses rivaux) sera inévitable. Cette poursuite, vigoureusement menée, amènera forcé-

[1] Il est cependant plus probable encore que les adversaires en présence, également pénétrés de la nécessité stratégique de l'exploration et de l'impossibilité tactique qui en découlera en même temps d'éviter le combat préliminaire des éclaireurs, lanceront tous deux leur corps d'exploration sur la route qui joint les deux grandes bases de concentration ennemies, dès la première période de la mobilisation. Ces deux forces navales se précipiteront donc sans doute encore plus vite l'une sur l'autre, sans la perte de temps causée par les reconnaissances et les tâtonnements d'une poursuite préalable telle que celle que nous envisageons ci-dessus.

ment une rencontre, à moins de différences de vitesse assez considérables entre l'ensemble des deux forces ennemies. Encore serait-ce pour le commandant d'un des adversaires une grave décision que de prendre le parti très peu sûr de chercher son salut dans une supériorité momentanée de vitesse, qui lui ferait courir le risque de voir ses forces écrasées en détail, à moins d'un manque absolu d'avaries et d'une homogénéité parfaites très difficiles à rencontrer. Le but si important de l'anéantissement des forces légères ennemies se trouverait de plus ainsi complètement laissé de côté.

Les deux adversaires se rueront donc l'un sur l'autre lorsque les circonstances auront enfin fait sonner l'heure psychologique de cette rencontre, but suprême, sinon définitif, des manœuvres des éclaireurs, avec une vitesse relative qui oscillera dans les environs de 40 nœuds. Il s'écoulera donc à peu près 3 minutes 1/2 entre le moment où les gros des forces en présence seront éloignés de 3,000 mètres et celui où elles se joindront. Est-il possible, dans ces conditions, d'admettre que le feu des pièces légères puisse donner des résultats décisifs et porter aux croiseurs en présence des coups mortels qui soient dus à autre chose qu'à d'heureux effets du hasard ? Nous ne le pensons pas. Si des commandants, choisis entre tous de longue date pour cette mission de confiance peuvent garder en pareille circonstance une lucidité d'esprit qu'absorbera tout entière la manœuvre proprement dite du bâtiment, il sera impossible pour les équipages de garder le sang-froid plus indispensable encore dans le combat à ces allures vertigineuses : on ne pourra jamais alors rencontrer cette discipline du feu, si rare d'ailleurs en toutes occurrences, qui permet de donner un coup mortel à un navire ou de produire ces effroyables hécatombes qui équivalent à une blessure terminale. De plus, en admettant même que ce résultat que l'on peut considérer comme irréalisable eût été atteint, quel est l'officier qui pourra régler[1] le feu de ces hommes d'élite, exceptionnels, alors que la distance aura varié de 600 mètres en 5 secondes ? Les hommes ne pourront même pas discerner, dans le nombre, les bâtiments sur lesquels ils devront tirer et à peine pourra-t-on espérer obtenir que, dans les 30 dernières secondes, quelques

[1] Ce ne sera plus même un réglage qu'il faudra assurer, mais un changement de réglage continu.

tireurs d'élite puissent produire quelque effet appréciable avec des armes de vitesse et de précision, les mitrailleuses par exemple, en laissant ces hommes régler eux-mêmes leur tir par tâtonnement.

C'est encore un résultat qui ne laissera pas que d'être difficile à obtenir, vu la masse d'obstacles (susceptibles au moins d'obstruer la vue) établis partout comme protection au dernier moment sur les bâtiments. Quoi qu'il en soit, le procédé qui fournira une solution définitive, celui qui permettra les coups mortels décisifs, ce sera l'utilisation du choc. Le commandant devra donc être assez caché pour échapper dans les dernières secondes aux coups des tireurs ennemis et il conservera tout son sang-froid pour ce moment suprême. Si les organes de direction du navire, suffisamment à l'abri d'ailleurs dans une lutte aussi rapide avec une protection sommaire, lui permettent alors de diriger son navire avec la sûreté d'un bon cavalier menant sa monture, il aura la satisfaction de porter lui-même à son adversaire le coup droit qui assure l'avantage incontesté. Si le groupe de nos éclaireurs est assez concentré et bien manœuvré pour éviter à l'ennemi tout espoir de passer entre les mailles de ce réseau, si son chef le guide avec la même résolution et la même aisance que chacun de ses subalternes manœuvre son unité isolée, les bâtiments ennemis seront écrasés dans ce choc ou bien, épouvantés, ils prendront la fuite et, mis en désordre, ils deviendront une proie facile pour une force navale bien liée et ayant conservé l'usage de tous ses moyens. Ce n'est pas ici le lieu de traiter de la formation la plus avantageuse, qui dépendra beaucoup du genre des navires en présence et de l'appréciation du chef. Peut-être est-il permis de supposer qu'elle sera basée sur l'angle de chasse, ouvert presque jusqu'à la ligne de front, le commandant des forces légères à la pointe, les bâtiments assez rapprochés sur les deux faces et s'étendant en profondeur sur deux ou trois lignes ? Il y aura d'ailleurs le plus grand avantage à concentrer le plus possible ces forces sur l'avant en un groupe compact, au lieu de les former en un certain nombre d'échelons. Il faut en effet constituer une forte masse susceptible de briser par le choc les résistances ennemies.

L'éperon chez les croiseurs. — Nous n'hésiterons pas à nous permettre ici quelques lignes de digression sur l'avantage qu'il y aura

à doter les croiseurs, au moins les plus forts d'entre eux, d'un *éperon* en vue de cette lutte par le choc. Cet engin est, en effet, la vraie arme de combat pour ce genre de rencontre, car il est à la fois long, affilé et solide. Il n'est pas, d'ailleurs, susceptible de ralentir un bâtiment rapide, si on lui donne sa forme rationnelle, c'est-à-dire un saillant ne se prononçant qu'au-dessous de la flottaison et s'effilant en une pointe très tranchante. Le gros des éclaireurs de l'armée navale serait utilement composé d'une majorité de croiseurs plus fortement construits que les coureurs ordinaires et pourvus d'un éperon solide. On pourra alors s'attendre à un résultat sérieux et décisif, que *donnera seul le choc des deux groupes.* Il n'est pas possible d'admettre qu'une rencontre de ce genre n'ait pas mis, dès cette première passe, l'avantage du côté d'un des adversaires, le mieux constitué au point de vue moral et militaire. Le vainqueur *s'assurera des résultats complets* en achevant les bâtiments sérieusement atteints, ceux qui « agonisent » en quelque sorte, et en détruisant tous les fuyards par des charges à fond de tous ses bâtiments valides reformés de suite en bon ordre. Il y aura lieu d'observer alors de ne faire poursuivre l'ennemi que par les bâtiments bien assurés de maintenir leur vitesse, ou au moins devra-t-on rappeler à ceux qui offriraient quelques doutes à cet égard de ne pas s'engager à fond : il ne faut, en effet, pas oublier que le gros de la grande armée navale ennemie ne sera généralement pas trop éloigné.

CHAPITRE III.

SERVICE DE PROTECTION OU DE SURETÉ.

Dispositif des bâtiments légers chargés du service de sécurité. — Le service de protection, au contraire du précédent, exerce son action dans le voisinage immédiat de l'armée qu'il protège contre toute surprise et doit être constamment maintenu en communication avec l'amiral et sous ses ordres directs. Les croiseurs et torpilleurs de tous genres chargés du service de sûreté doivent s'étendre suffisamment pour couvrir une assez grande étendue de mer, *tout autour de l'armée, à portée des signaux de son chef.* Ils doivent toujours *conserver par rapport à l'armée la même position relative,* à moins de signaux contraires de l'amiral, et *s'attacher à faire la même route*

qu'elle, en reprenant leur poste et la route si quelque circonstance les a contraints à s'en éloigner. Ils marchent à la même allure que l'escadre, mais se tiennent toujours prêts à pousser rapidement leurs feux.

Deux réseaux de surveillance enveloppant l'armée navale. — Les divisions légères du service de protection s'étagent sur deux échelons, dont la distance et l'éloignement de l'armée ne sont pas fixes mais varient selon la visibilité de l'atmosphère. Le chef répartit les bâtiments légers chargés de cette mission de la manière la plus avantageuse pour avoir un réseau de surveillance très serré à portée des signaux ordinaires, la nuit aussi bien que le jour; les bâtiments restants sont disposés sur une zone concentrique à la première, à l'extrême portée des signaux de grande distance. La distance qui sépare ce dernier réseau de l'amiral varie donc aussi avec les conditions de visibilité ou d'acoustique, suivant qu'il fait jour ou nuit ou que le temps est brumeux.

Les bâtiments constituant ces deux cordons sont formés de manière à épouser l'ensemble des contours qu'affecte le dispositif adopté par l'amiral pour la formation de route de l'armée.

Les zones de surveillance diverses (généralement 4, sur les flancs, en avant et en arrière, aux 4 quadrants) sont respectivement sous les ordres d'un chef séparé, mais reliées entre elles de façon à présenter autour de l'armée des lignes enveloppantes et continues, dont une, l'échelon intérieur, forme un réseau à mailles beaucoup plus resserrées que l'autre. Ces groupes distincts, pouvant se concentrer rapidement sur leur chef respectif (au moment de l'action, par exemple), n'abandonnent leur dispositif sur deux lignes homogènes aux rayons de surveillance basés sur l'emploi des signaux que sur un ordre de l'amiral prescrivant de se porter vers un point suspect de l'horizon ou de se masser sur leurs chefs pour faire face à une éventualité quelconque.

Pour aller reconnaître un navire ou un point suspect, l'opération peut s'exécuter en s'échelonnant[1] soit par rang de vitesse, soit par

[1] On commence, bien entendu, par échelonner les navires du réseau de surveillance extérieur, et on ne les fait renforcer par ceux du réseau intérieur que si les premiers sont insuffisants.

rang de puissance militaire, soit suivant un ordre fixé par l'amiral en combinant ces deux éléments.

Petits groupes massés entre les deux réseaux. — Chaque groupe forme, entre les deux réseaux de surveillance, une petite réserve, toujours massée et prête à se porter au secours d'un des navires légers obligé de se replier devant des forces supérieures ou surpris par l'ennemi.

Un chef unique, celui d'une des zones, désigné à l'avance par l'amiral, prend le commandement de ces navires et les masse pour le combat; mais, pour toutes les autres éventualités, ils restent sous les ordres de leurs chefs respectifs.

Rôle pendant l'action décisive. — Pour la bataille définitive, ils ont le rôle tactique important dévolu déjà aux croiseurs du service d'exploration et doivent être massés avec ceux d'entre les éclaireurs qui ont rallié l'armée après la dispersion de ceux de l'ennemi. Un chef unique dirige tous les croiseurs présents au moment de l'action et les emploie à l'accomplissement du rôle capital que nous avons vu qu'ils ont alors à remplir, misssion de gloire ou de sacrifice, suivant le sort des armes.

CHAPITRE IV.

MARCHE DES CROISEURS.

Formations de route. — Tactique de marche. — Lorsqu'on se trouve dans le voisinage de l'ennemi, près d'engager l'action par conséquent, les mouvements à accomplir doivent être réglementés plus rigoureusement que le combat lui-même. Ces opérations sont, en effet, hors de la vue de l'ennemi ou au moins discernées peu distinctement par ce dernier, et comportent par suite moins d'incertitude que la bataille elle-même.

La stratégie nous apprend que dans celle-ci la conduite à tenir est au contraire fonction à chaque instant des dispositions qu'a adoptées l'adversaire, dont les projets nous sont inconnus. La *Tactique de marche* sera constituée par l'ensemble des règles adoptées à cet égard. Dans son application d'ensemble à une armée navale, la *Science des marches* comprend la détermination de la meilleure

direction à suivre, celle de la formation la plus avantageuse pour atteindre plus sûrement le but que l'on se propose, et le choix de mouvements simples pour passer rapidement de cette formation à celle du combat. Ces questions capitales, du domaine de la stratégie, relèvent essentiellement du commandement supérieur des bâtiments légers, en ce qui concernera la marche en avant de la colonne d'éclaireurs. Toute autre masse de croiseurs, de quelque nature qu'elle soit, ayant reçu une mission l'obligeant à rester concentrée, devra d'ailleurs agir absolument comme le corps avancé de ces chasseurs. Comme le nombre des bâtiments dont disposera le chef de ces bâtiments légers, les mouvements et les intentions de l'ennemi influeront beaucoup sur la décision de cet officier, il est bien difficile d'établir, dès à présent, des principes généraux, même assez larges, en pareille matière. Nous nous contenterons de dire qu'il nous semble à première vue que la meilleure formation de marche pour le corps principal, le gros, semble être celle qu'il aura à prendre pour le combat. Il se trouvera ainsi solidement lié par avance pour la concentration finale ; il en formera le noyau sur lequel les éclaireurs éloignés qui en auront le temps viendront se masser, et servira d'appui éventuel aux chasseurs que ramènerait un retour offensif de l'ennemi. Lorsque les bâtiments se masseront sur cette réserve autour de leur chef pour le combat, il leur suffira de prendre place aux ailes de la ligne, et ainsi tout désordre sera évité au moment suprême dans la portion centrale de celle-ci, concentrée sur son chef, placé au sommet de l'angle.

La *tactique de marche*, plus restreinte dans son application, ne s'occupe, nous venons de l'énoncer, que des règles présidant à l'exécution du mouvement, étudié indépendamment de toute considération pouvant l'avoir motivé. Il faut donc compulser, pour l'étude de celle-ci, les différents éléments qui influent sur le mouvement et constater leurs variations. On en conclut immédiatement les règles générales, bases de cette tactique, et on en fait l'application aux unités dont on s'occupe plus spécialement.

Vitesse de marche. — Les deux principaux éléments auxquels nous attribuerons cette influence sur le mouvement, sont : la *vitesse de marche* et l'*allongement de la colonne*. Le premier peut varier dans des limites considérables dans une force navale. On peut

admettre, sans une longue discussion, que cette vitesse de route dans le gros de la colonne sera réglée en général sur celle du plus mauvais marcheur. Il y a par conséquent un intérêt évident à ne pas encombrer le corps *principal d'une colonne d'éclaireurs de bâtiments trop lents*, susceptibles de devenir par leur mauvaise marche des impedimenta très sérieux plutôt que d'augmenter réellement la force du groupe. Les bâtiments avancés ou détachés sur les ailes devant être doués d'une marche supérieure encore, on peut dire qu'on ne devra jamais admettre dans une force navale composée de bâtiments légers des unités qui ne soient pas douées d'une vitesse exceptionnelle, que nous ne pouvons fixer numérativement, vu les changements incessants qu'apporte la marche du progrès. On peut, quoi qu'il en soit, poser en principe absolu que, si des bâtiments de vitesse très inférieure à la moyenne de celle de leurs similaires peuvent être admis sans trop d'inconvénients dans une escadre de grandes unités de combat, il *faudra s'en priver absolument dans une force navale composée de croiseurs*. Ces navires y feraient nombre, mais loin d'augmenter la valeur militaire de celle ci, l'empêcheraient absolument *de remplir à la fois sa mission stratégique d'exploration et son rôle tactique au moment du combat*.

Allongement de la colonne. — Le second élément, l'*allongement de la colonne*, ne devra pas non plus être négligé dans les groupes de croiseurs, qui devront prendre grand soin de ne pas trop s'éparpiller dans la poursuite des éclaireurs ennemis. Les chasseurs détachés sur les flancs ou en avant du gros d'un corps d'éclaireurs, à moins d'être détachés spécialement en reconnaissance, devront toujours être reliés à leur corps principal par une chaîne de navires pouvant communiquer entre eux au moyen de signaux. Le chef aura dû régler la distance à laquelle on pourra s'éloigner de façon à permettre à la fois de pousser vigoureusement devant soi les bâtiments ennemis et de se concentrer sur la réserve, massée autour de lui, avec une rapidité suffisante. Dans le gros de la colonne (où nous avons déjà sommairement indiqué que la formation serait celle du combat, ou une formation du même genre permettant d'y passer très rapidement), les bâtiments dans chaque ligne, et les lignes entre elles, devront être suffisamment rapprochés pour qu'on n'ait qu'à les resserrer très peu au moment de l'action. Ils devront cepen-

dant ne pas être aussi concentrés qu'ils le seront en cet instant suprême, car le moindre inconvénient de cette concentration serait de nécessiter une tension d'esprit très pénible. On ne serrera donc les intervalles que pour l'action, et une certaine latitude en plus ou en moins sera encore laissée en marche, de façon à ne pas émousser inutilement l'activité du chef de chaque unité. Si, en route, une grande tolérance pourra être permise ainsi pour éviter une fatigue inutile ou des à-coups fréquents, il ne faudra pas cependant la pousser à l'excès. On admettra, par exemple, que le corps principal entier devra avoir resserré ses intervalles sur son centre en 20 secondes, ce qui, avec les vitesses considérées, constituera une latitude suffisante et assurera au noyau des croiseurs l'avantage de se trouver concentré lorsque l'ennemi sera encore à bonne distance.

CHAPITRE V.

RECONNAISSANCES ET RAIDS.

Reconnaissances. — Il y aura avantage, en raison de leur mobilité et de leurs petites dimensions, à envoyer le plus souvent en reconnaissance des avisos-torpilleurs ou de petits croiseurs de même genre. Moins vulnérables que les autres bâtiments légers, ils figureront aussi utilement à l'extrême pointe des chasseurs ou des bâtiments du réseau extérieur de protection, ainsi que parmi les croiseurs faisant communiquer les différents groupes entre eux, par exemple l'armée navale et son corps d'éclaireurs. Cependant, pour beaucoup de ces services, des bâtiments aussi peu visibles, mais d'un échantillon un peu plus fort, conviendraient mieux que les avisos, si ces missions devaient durer assez longtemps. Quoi qu'il en soit, des reconnaissances composées des plus légers parmi les petits bâtiments rapides, commandés par les officiers les plus actifs et les plus énergiques, seront lancées dès la déclaration de guerre dans la direction probable de l'ennemi, les environs de son port de concentration. Dans le cas où ils ne pourraient arriver à faire parvenir leurs renseignements, ou bien dans le cas où ces derniers manqueraient d'une netteté suffisante pour guider utilement l'ensemble des croiseurs d'exploration, on expédiera plusieurs de ces reconnaissances dans les directions variées où peut être rencontré l'ennemi,

en les composant toujours d'au moins 2 bâtiments, avec ordre de pousser en avant à tout prix, jusqu'à l'adversaire. Des torpilleurs de haute mer pourront même être employés à ces reconnaissances, ainsi qu'à des rondes du service de protection, s'il faut en constituer un certain nombre. Outre leurs petites dimensions qui assurent leur invisibilité, ils offriront en outre l'avantage de permettre de ne pas désorganiser les groupes de croiseurs.

Dispositif général et manière de procéder des reconnaissances. — Lorsqu'une reconnaissance ainsi formée de 2 navires accouplés de 2 navires jumeaux (si l'on veut nous passer une expression imagée d'un fréquent usage chez les étrangers), aura rencontré l'ennemi, l'un d'eux viendra immédiatement le signaler, et l'autre s'attachera à ses pas en se maintenant à l'extrême limite de visibilité, et en se dissimulant de son mieux. L'emploi des bâtiments chargés de ces missions, au nombre de plusieurs, n'offre pas seulement l'avantage important de pouvoir conserver le contact de l'ennemi, tout en ayant la faculté de le signaler. Deux navires peuvent s'appuyer et, si des bâtiments sont surpris, plus ils sont nombreux, plus ils ont de chances de faire parvenir leurs renseignements; dans une chasse, plusieurs bâtiments jouissent de la faculté de diviser les forces ennemies, de les attirer sur l'un d'eux; ils peuvent défiler devant les villes d'une côte en faisant croire à la présence d'une escadre, etc.

Les reconnaissances profiteront des occasions pour réquisitionner ou enlever, suivant le cas, le charbon qui leur sera nécessaire, détruire les navires et les communications ennemies, se montrer partout sur la côte ennemie pour affoler les populations côtières, etc.; enfin effectuer toutes ces opérations dans la mesure où elles ne les détourneront pas de leur mission principale. Bref, les reconnaissances se confondront le plus souvent avec les raids, au début même des hostilités où des navires pourront à la fois être chargés d'exécuter des surprises importantes et d'obtenir des éclaircissements sur la situation de l'ennemi.

Raids. — Personne n'ignore actuellement le mot raid, qui signifie littéralement incursion et auquel les cavaliers de la guerre de Sécession ont donné si brillamment droit de cité dans notre langue.

D'une façon générale, on indique par là toute opération qu'entreprend une force légère très mobile, manœuvrant avec une complète indépendance, dans le but de se porter par une marche aussi soudaine qu'imprévue sur une ville, une troupe, une voie ferrée ou les communications de l'ennemi. On pourra procéder soit par bombardement, soit par des débarquements de plus ou moins grande importance, mais il ne faudra jamais choisir en tous les cas que des objectifs permettant de rencontrer une résistance nulle ou au moins inefficace devant une tellle surprise. Les croiseurs ainsi employés seront, au début, en nombre restreint, si les éclaireurs ennemis n'ont point encore été écrasés. Dès ce premier résultat obtenu, certaines opérations indispensables pourront nécessiter que le commandant en chef démunisse encore la grande armée navale de quelques-uns de ses bâtiments. Les raids indispensables du début seront exécutés par les premières reconnaissances chargées de renseigner les éclaireurs ; il est, en effet, évident que c'est dès le moment de la déclaration de guerre qu'il est le plus utile de détruire les travaux d'art sur les voies ferrées pour gêner la mobilisation, d'attaquer les postes de torpilleurs, d'enlever certains navires, enfin de se montrer un peu partout sur les côtes ennemies pour y semer la terreur.

Exécution des raids en général. — Il n'y a aucune règle absolue à formuler pour les raids, sinon qu'il faut choisir plus spécialement pour ce genre d'expéditions des chefs plus audacieux et plus prompts encore à prendre une décision que ceux des éclaireurs ordinaires. La nécessité du secret le plus absolu s'impose aussi pour ces opérations uniquement basées sur la surprise, maintenant surtout que nous jouissons par le télégraphe de si grandes facilités de communication. Le chef devra aussi, dans une expédition semblable, posséder un esprit inventif pour imaginer les fausses routes et autres ruses nécessaires pour dépister l'ennemi et se porter très vite aux endroits les plus éloignés; de son ubiquité apparente résultera la terreur ou du moins une sorte d'affaissement moral chez les populations côtières, et cet état d'esprit ne sera pas sans exercer quelque influence sur les décisions du gouvernement ennemi, peut-être même sur le moral de ses armées.

Comme nous l'avons dit, le plus souvent les reconnaissances et

les raids se confondront, car rien, si ce n'est un trop grand éloignement de l'objectif de cette surprise par rapport au champ de leurs investigations, n'empêchera les navires chargés des premières de remplir à la fois ce double service. Quoiqu'il en soit, le résultat primordial à ne jamais perdre de vue étant la jonction de l'armée principale ennemie pour lui livrer bataille et l'anéantir (ne perdons, en effet, pas de vue que le combat est toujours le but suprême!), tout autre objectif sera secondaire même pour les navires chargés d'un raid quelconque; s'ils se trouvent avoir une connaissance sûre de l'armée ennemie alors qu'à leur départ de France on en était sans nouvelles, ils devront, à moins d'*instructions contraires*[1] *tout à fait formelles*, se séparer bientôt en exécutant la manœuvre que nous avons indiquée pour les bâtiments envoyés en reconnaissance et porter à l'amiral le précieux renseignement qu'ils se seront procuré. Le navire resté auprès de l'ennemi courra à tout instant le risque d'être découvert et chassé, peut-être même enlevé, et en tous cas aura d'autant plus de peine à maintenir le contact sans imprudence qu'un groupe suffisant de bâtiments tardera plus à se concentrer sur lui pour l'appuyer. Si le corps des éclaireurs, hésitant sur la direction des forces adverses, s'est cependant mis en route avant d'être certain de la position de l'armée navale ennemie, il se produira une perte de temps très appréciable pour le prévenir et le faire accourir là où une reconnaissance aura signalé l'adversaire. Il y a là encore une raison d'importance majeure de connaître, dès la déclaration de guerre, par des renseignements sûrs, la position et, si possible, les premières intentions de l'ennemi que des indices en apparence minimes permettent souvent à des officiers perspicaces de pénétrer.

[1] On rencontre, en effet, des points (les voies ferrées au début d'une mobilisation, par exemple) dont la destruction s'impose plus encore à la direction générale des opérations de terre et de mer, que la plus ou moins grande rapidité que mettront à parvenir des renseignements sûrs de la principale armée navale ennemie. Il sera cependant bon d'admettre, afin que chacun connaisse bien son devoir, que cette exception ne pourra être invoquée que sur une mention formelle dans les instructions reçues et ne sera pas laissée à l'appréciation des commandants. Ces questions sont, en effet, de toute évidence, du ressort du haut commandement.

CHAPITRE VI.

COMMANDEMENT DES CROISEURS.

Pour obtenir, sans se préoccuper des pertes que l'on pourra subir, les importants résultats tactiques que nous avons la conviction qu'il faudra bientôt, dans une guerre navale, exiger des croiseurs, on ne doit pas se dissimuler qu'il faudra des hommes exceptionnels à la tête de l'ensemble de ces bâtiments et de chacun d'eux en particulier. Il y aura lieu de placer à ce poste d'avant-garde, sur des unités qui ne marcheront pas mais qui voleront à l'ennemi, des chefs ardents, jeunes, audacieux, résolus et surtout confiants dans la valeur de ce genre de navires comme instrument de combat. Cette confiance qu'ils communiqueront bientôt à leurs hommes, les électrisera et leur permettra de conserver dans les circonstances graves ce sang-froid et cette absence de nervosisme, qui leur seront surtout nécessaires pendant les courts instants que durera un combat de croiseurs. Nous n'entendons pas évidemment, lorsque nous parlons de chefs jeunes, que les bureaux du ministère ou le généralissime se mettent à compulser les actes de naissance des officiers pour accomplir cette sélection. Non, notre idée est plus large, ce n'est pas l'âge que nous considérons, même pas la vigueur physique (car une santé ordinaire et l'*acuité de la vue* suffiront), mais cette énergie et ce ressort intellectuel qui constituent la verdeur et la jeunesse de l'esprit. Le goût des responsabilités et l'esprit d'initiative, qualités encore assez rares parmi les hommes, devront être aussi l'apanage tout particulier des commandants de ces navires. Non seulement le commandant des forces légères, mais chacun de ses capitaines, devra être un tacticien qui saura avec audace et sang-froid s'inspirer des circonstances si variables entre des adversaires également rapides.

Pour inspirer à tout le monde, sur ces bâtiments, cette confiance et cette énergie que nous croyons indispensables, ce ne sera pas trop de s'y prendre à la longue et nous comptons, dans le dernier chapitre consacré aux manœuvres, revenir sur ce sujet si important. Les commandants de croiseurs, appelés à remplir un rôle primordial comme celui que nous avons esquissé, devront, non seulement être ardents, énergiques et capables de prendre inopinément une grave responsabilité, mais encore se montrer des « entraîneurs »

hors ligne. Il en était déjà ainsi, d'ailleurs, autrefois, et l'on peut en citer un ensemble universellement connu, celui des admirables croisières et reconnaissances des Anglais. Quels résultats ne pourra-t-on pas atteindre par une méthode d'entraînement rationnelle et progressive, alors que nos anciens adversaires ont pu mener à bien les opérations dont nous parlions, excessivement pénibles avec la longueur des guerres de l'époque et le peu de mobilité des navires les plus rapides d'alors ?

TROISIÈME PARTIE.

APPLICATION DE CETTE ÉTUDE A L'UTILISATION DES CROISEURS DANS LES GRANDES MANŒUVRES FUTURES.

Il résulte de tout ce qui précède que, dans les grandes manœuvres navales futures, il y aura lieu d'employer nos nouveaux croiseurs dans des conditions différentes de ce qui se faisait autrefois pour préparer à la lutte des bâtiments moins perfectionnés. Dans quelques années, le nombre[1] des navires rapides sera suffisant pour qu'on puisse les entraîner complètement dans la voie que nous avons énoncée plus haut. Il y aura surtout lieu, *à priori*, de se garder de les placer dans les divisions de combat, même pendant les exercices de l'année; dans ces derniers, outre qu'ils ne recevraient pas une préparation en rapport avec le rôle qu'ils devront jouer, leurs machines et leurs chaudières subiraient vite des fatigues excessives nécessitant à tout le moins des réparations fréquentes, qu'il vaut toujours mieux éviter. Les répétiteurs des signaux et les petits bâtiments du service de sûreté pourront seuls être endivisionnés. *L'émancipation complète* des croiseurs affectés à l'éclairage lors de la guerre, des éclaireurs d'escadre proprement dits, *est indispensable;* ils ne devront aborder les exercices en liaison avec les autres unités qu'à la période finale des grandes manœuvres, et encore sous la

[1] Un nombre considérable d'entre eux sont sur chantier ou en armement, et ce nombre s'augmentera sans doute encore bientôt, dans toutes les marines d'ailleurs, car, imitant l'Angleterre, toutes les autres puissances se sont rendu compte de l'importance des bâtiments légers; dans les choses de la guerre, l'effort de l'une appelle d'ailleurs l'effort des autres aussi nécessairement qu'une attaque amène une parade.

réserve qu'ils seront exercés à l'action d'ensemble telle qu'ils devront l'opérer dans la grande guerre future.

Les grandes manœuvres, telles qu'elles sont comprises actuellement partout, ne sont pas des exercices de formation ou d'évolution. Dans ceux-ci, qui ont lieu pour les escadres de quelque nature qu'elles soient au cours de leurs sorties ordinaires, on prépare l'instrument, c'est-à-dire le commandant et les officiers, âme véritable du navire, à l'exécution merveilleuse des mouvements les plus compliqués; les chefs d'escadre et les chefs de division acquièrent aussi dans ces sorties l'habileté manœuvrière indispensable pour pouvoir obtenir avec ces engins si complexes, en dépit de toutes les circonstances, une précision en quelque sorte mathématique dans les formations. Tous ces premiers mouvements, exécutés pour exercer les escadres (il en est de même d'ailleurs à terre pour les corps d'armée) constituent une partie fixe, réglée, où il n'y a pas de place pour l'improvisation; on ne doit pas aborder d'autres exercices avant d'avoir préparé, en quelque sorte assoupli mécaniquement par l'évolution, l'instrument de combat dont on aura à se servir. Ces premiers mouvements exécutés pendant les sorties ordinaires d'une escadre, constituent simplement un prélude aux grandes manœuvres, qui ont pour objectif principal l'*éducation tactique des armées* et sont en même temps l'école où se forme le haut commandement. Pour la direction supérieure, cette occasion est unique; les chefs des escadres, des divisions, des bâtiments et leurs officiers doivent au contraire se présenter aux manœuvres exercés et ayant formé leurs navires à la même précision dans tous les mouvements. Toutes les fractions placées sous les ordres de l'amiral agiront alors, nous venons déjà de le faire observer, en quelque sorte mécaniquement, et il nous est permis de dire que les grandes manœuvres pourront alors être comparées à « un concert où le chef d'orchestre obtiendra facilement l'harmonie d'exécutants sachant leur rôle par cœur ». Les grandes manœuvres constituent la partie variable, imprévue, exigeant de celui qui dirige l'initiative et l'habileté : c'est dans le cours de leur exécution que le commandant en chef acquerra l'aisance dans la manœuvre, si nécessaire pour faire mouvoir un tel nombre d'unités, et déterminera l'idée tactique à dégager des différents mouvements. Si en effet la science du haut commandement est géniale par les difficultés qu'éprouve le chef dans l'application de

ses principes si simples, la manœuvre, emploi tactique des formations des armées, est fonction de l'habileté, acquise par un exercice fréquent. L'évolution a préparé l'instrument, la manœuvre l'utilise suivant les conditions et d'après les données stratégiques. Dans la bataille (dans les grandes manœuvres par conséquent, où l'on se place autant que possible dans les mêmes situations), il est indispensable que ces deux actes, la conception et l'exécution, soient réunis, afin que les escadres puissent traduire convenablement l'idée tactique qui jaillit du cerveau de l'amiral.

Nous aurons donc, pour toutes les catégories d'unités de combat, une première période, comprenant tous les exercices préparatoires de l'équipage, ainsi que les sorties, marches, tirs, etc..., en un mot l'instruction ordinaire de l'armée navale. Les manœuvres ne constituent que la seconde période, sorte de couronnement de la première ; elles ne sauraient en aucune façon contribuer à l'instruction particulière des différentes fractions, qui devront au contraire s'y présenter convenablement préparées et aptes à exécuter les combinaisons variées du chef; elles permettront ainsi une saine appréciation de la valeur de l'entraînement des diverses unités. Cette période finale se subdivisera en deux parties. Dans la première, on exercera tous les éclaireurs à manœuvrer ensemble, et l'on fera marcher au contraire les autres croiseurs et les torpilleurs avec l'armée navale, de façon à faire en quelque sorte l'instruction préparatoire du service d'exploration et du service de sûreté. N'y aurait-il pas avantage à exécuter ces mouvements en présence des inspecteurs généraux ou des membres du Conseil supérieur qui, s'aidant des travaux préliminaires du bureau de l'État-major et des conseils de leur expérience, pourraient échanger leurs vues et rédiger pour les services auxquels nous faisions allusions un corps de doctrine d'une utilité incontestable ? Ils pourraient également assister au titre d'arbitres à la période terminale définitive des manœuvres et établir pour la conduite générale des opérations de guerre certaines instructions d'ensemble qui deviendront indispensables. Cette période terminale est constituée par les grandes manœuvres proprement dites, où figurent toutes les unités de combat, de quelque catégorie que ce soit, de l'armée, en les plaçant autant que possible dans les conditions de la guerre. On exercera, par conséquent, toute l'armée navale, éclairée par son corps d'exploration et protégée par son service de sûreté,

à une marche d'ensemble contre un ennemi figuré auparavant, on fera marcher les différentes escadres et les différentes divisions les unes contre les autres, en donnant à ces fractions leur composition rationnelle, c'est-à-dire le nombre complet d'unités de toutes sortes qui y sont affectées, et en leur constituant proportionnellement à leur force un service d'exploration et un service de sécurité.

On peut donc prévoir qu'il faudra fractionner la progression de l'instruction annuelle d'une armée navale, composée de nouveaux bâtiments, de la manière suivante :

1re Période. — Exercices ordinaires préparatoires, comprenant l'instruction, en rade et à la mer, de l'homme, du bâtiment, de la division et de l'escadre, par catégorie d'unités de combat, par « arme », en employant cette expression militaire pour bien faire saisir notre idée.

2e Période, constituée par les grandes manœuvres navales. — 1re *partie* : Comprenant d'un côté les exercices d'ensemble de l'armée navale protégée par son service de sûreté, et de l'autre les manœuvres des éclaireurs massés en corps distinct, soit les mouvements d'ensemble dans chaque catégorie ;

2e *partie :* 1° Luttes des différentes divisions et escadres entre elles, — soit les manœuvres de division et d'escadre.

2° *période terminale.* — Marche générale de l'armée navale contre un ennemi figuré. — Si l'adjonction des bâtiments mobilisés le permet, on constituera même deux armées distinctes avec leurs différents services complets pour les opposer l'une à l'autre, — soit les grandes manœuvres d'armée.

Paris. — Imprimerie L. Baudoin, 2, rue Christine.

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN, 2, RUE CHRISTINE.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.